

128. 2. 181.

# LE CAISSIER,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. JOUSLIN DE LA SALLE  
ET SAINT-MAURICE;

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la  
Porte Saint-Martin, le 30 mars 1826.

---

PRIX : 4 FR. 50 CENT.

---



**PARIS,**  
**CHEZ QUOY, LIBRAIRE,**  
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
Boulevard Saint - Martin, N<sup>o</sup>. 8.

1826.

131566-B

---

**PERSONNAGES****ACTEURS.**

<b>BONNEVAL</b> , négociant de Paris. . . . .	<b>M. GRANGER.</b>
<b>PAULINE</b> , sa fille . . . . .	<b>M<sup>lle</sup> JONAS.</b>
<b>BERNARD</b> , riche armateur du Havre . . . . .	<b>M. MOESSARD.</b>
<b>GUSTAVE</b> , son neveu . . . . .	<b>M. MÉNIER.</b>
<b>MELFORT</b> , courtier-marron. . . . .	<b>M. DEFRÊNE.</b>
<b>AMELIE</b> de Saint-Ernest, jeune femme à la mode . . . . .	<b>M<sup>me</sup> DORVAL.</b>
<b>THIMER</b> , mauvais sujet . . . . .	<b>M. GOBERT.</b>
<b>JUSTINE</b> , femme de chambre d'Amélie . . . . .	<b>M<sup>lle</sup> STÉPHANIE.</b>
<b>FRANÇOIS</b> garçon de bureau de la maison Bonneval . . . . .	<b>M. VISSOT.</b>
Un porteur de la banque.	
Plusieurs dames et jeunes gens, amis de Gustave et d'Amélie.	

*[La scène est à Paris.]*

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de  
l'éditeur seront réputés contrefaits.

**DE L'IMPRIMERIE DE A. CONIAM,**  
**FAUBOURG MONTMARTRE, N. 4.**

# LE CAISSIER,

DRAME.

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente l'intérieur d'un bureau de banque. Au fond une porte et un grillage, à droite la caisse qui avance en saillie sur le théâtre, à gauche le cabinet de M. Bonneval; çà et là, des bureaux, des cartons, des chaises, etc.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

THIMER, FRANÇOIS.

*Au lever du rideau, François range les cartons et les bureaux. Thimer est assis et parcourt un journal.*

FRANÇOIS, à part.

Ne nous éloignons pas; voilà une figure qui ne me revient pas du tout.

THIMER, cessant sa lecture.

Dites donc, jeune homme?

FRANÇOIS, à part.

Hum! Jeune homme! (*Haut.*) Que voulez-vous?

THIMER.

Est-ce que M. Melfort ne sortira pas bientôt du cabinet de M. Bonneval?

FRANÇOIS.

Je ne puis pas vous dire.

THIMER, se levant.

C'est que voilà une demi-heure que je croque le marmot et ça commence un peu à me vexer.

FRANÇOIS.

Que voulez-vous que j'y fasse? d'ailleurs je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas ici que demeure M. Melfort.

THIMER.

Eh bien, après?

FRANÇOIS.

Il loge dans l'hôtel, au second, la porte en face l'escalier.

THIMER.

Merci, je sais ça, je connais le local; j'y suis venu souvent pour mes affaires.

FRANÇOIS, *à part.*

Ses affaires! elles doivent être jolies!

THIMER.

Mais M. Melfort peut ne pas rentrer chez lui, et ici je suis plus sûr de ne pas le manquer.

FRANÇOIS.

C'est différent.

THIMER, *se rasseyant.*

C'est comme ça.

FRANÇOIS, *à part.*

J'aimerais pourtant mieux qu'il décampât.

THIMER.

Dites donc, jeune homme?

FRANÇOIS, *à part.*

Maudit questionneur!

THIMER.

Vous êtes de la maison, vous, n'est-ce pas?

FRANÇOIS.

Depuis trente ans, monsieur.

THIMER.

Vous en êtes bien capable... M. Melfort est bien avec le père Bonneval?

FRANÇOIS.

C'est le seul courtier de la maison.

THIMER.

C'est donc ça... et la maison est bonne; à ce qu'il paraît? les fonds ne doivent pas manquer ici?

FRANÇOIS, *à part.*

Toutes ces questions, avec une tournure comme celle-là...

THIMER.

Ces diables de négociants, ils sont tous callés, ils sont bien heureux. Ah! pourquoi n'ai-je pas songé à me lancer dans cette partie-là, au lieu de... je serais parvenu aussi... j'aurais peut-être fait banqueroute par exemple, mais raison de plus... (*se levant avec impatience*). Avec tout ça ils n'en finiront pas là-dedans, le temps se passe et... (*Baissant la voix*): ça doit joliment faire bisquer les amis qui m'attendent à l'estaminet... (*Haut*). Dites donc, jeune homme?

FRANÇOIS , à part.

Allons, encore!

THIMER.

Quelle heure avez-vous? moi j'ai oublié ma montre.

FRANÇOIS , à part.

Oublié... ( *Il regarde à sa montre. Haut* ). Il est neuf heures et demi.

THIMER.

Déjà! pas possible. ( *Il s'avance pour regarder à la montre* ).

FRANÇOIS , s'empresant de mettre sa montre dans son gousset.

Je vais comme le palais royal.

THIMER.

Allons, vous verrez que je manquerai mon rendez-vous, un rendez-vous si important. ( *A part.* ) la plus belle partie de billard! une poule de jeunes gens! une partie sûre... mais il faut songer au solide; attendons... et si par forme de passe tems... oui, tiens, ça me distraira. ( *Il tire de sa poche une pipe et du tabac* ).

FRANÇOIS , à part.

Comment! une pipe! j'espère bien qu'il ne va pas...

THIMER , à lui-même , bourrant sa pipe.

Voilà pourtant ma ressource contre l'ennui et les vicissitudes humaines; je trouve là-dedans des idées, des réflexions, de la philosophie enfin; oui, de la vraie philosophie... à cinq sols l'once.

FRANÇOIS , à part.

C'est qu'on dirait vraiment qu'il se dispose...

THIMER , prenant un briquet , une pierre et faisant du feu.

Mais malheureusement la philosophie, c'est de la fausse monnaie, ça ne passe pas dans la circulation... Ah! bah, pourquoi se charger... nous verrons plus tard. ( *Il veut allumer sa pipe* ).

FRANÇOIS , l'en empêchant.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce que vous faites donc?

THIMER.

Vous le voyez bien, je m'allume.

FRANÇOIS.

Mais monsieur, on ne fume pas ici.

THIMER.

Ah!... Eh bien, il fallait donc le dire... si c'est la règle de la maison, ça suffit... ( *A part* ) Il a raison, au fait, j'oubliais que le code de la civilité... Trouverai-je donc toujours des codes sur ma route?

FRANÇOIS.

Justement, c'est M. Melfort.

## SCÈNE II.

MELFORT, THIMER, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *à Melfort.*

Monsieur, voilà quelqu'un qui demande à vous parler.

MELFORT.

A moi!... (*A part*). Que vois-je! Thimer!THIMER, *à part.*Ne le compromettons pas. (*Haut, le chapeau à la main et d'un ton respectueux.*) Monsieur; j'ai bien l'honneur....

MELFORT.

Ah! c'est vous, bien.... (*à François*). laissez-nous, François.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur.... (*à demi voix*) mais faites attention à ce gaillard-là; il a une mine....

MELFORT.

Soyez tranquille. (*François sort*).

## SCÈNE III.

THIMER, MELFORT.

THIMER, *regardant François s'éloigner.*Il est parti.... Ah! je puis donc mettre le respect de côté.... (*mettant son chapeau sur sa tête et tendant la main à Melfort*). Comment ça va-t-il, mon cher Melfort?

MELFORT.

Très-bien, mais venir m'attendre ici, Thimer, quelle imprudence!

THIMER.

Comment, ne m'as-tu pas vu? le chapeau à la main, l'attitude respectueuse, on ne nous aurait jamais pris pour d'anciens amis.

MELFORT.

Soit, mais ton costume....

THIMER.

N'est pas tout à fait celui d'un banquier ni d'un capitaliste, je suis forcé d'en convenir, mais un courtier de commerce a affaire à tant de gens; je puis tout comme un autre avoir besoin de te parler. Oh! je prévois tout.... Ah! ça, tu m'as écrit de venir, me voici; si tu veux nous allons monter chez toi.

MELFORT.

Non, il y a des personnes qui m'attendent, et je ne voudrais pas....

THIMER.

Qu'on me vît avec toi, j'entends, c'est dit; mais pouvons-nous causer ici?

MELFORT.

M. Bonneval est occupé, les commis ne sont pas encore arrivés; et nous avons le tems.

THIMER.

Eh bien, c'est convenu, voyons, entamons le dialogue.

MELFORT.

Ecoute, Thimer, quand je t'ai connu, il y a une dizaine d'années, tu avais quelque fortune.

THIMER.

Ah! oui, le patrimoine... les fonds roulaient joliment dans ce tems-là... mais ne parlons pas des absents.

MELFORT.

Depuis je t'ai perdu de vue.

THIMER.

En effet, je me suis un peu éloigné du monde, j'ai voyagé.

MELFORT.

Le hasard m'a fait te rencontrer la semaine dernière, je t'ai vu malheureux.

THIMER.

Oh! quant à ça, la débîne est au grand complet.

MELFORT.

Je me promis dès-lors de te rendre service; je n'attendais que l'occasion, elle vient de se présenter.

THIMER.

Ma foi, ça tombe bien; tiens, je suis las de vivre d'industrie, l'état baisse tous les jours, il n'y a pas de l'eau à boire, on y regarde de trop près et je ne demande pas mieux que de devenir honnête homme, si cela se peut et si ça rapporte. Voyons, qu'est-ce que tu veux faire de moi?

MELFORT.

Je veux t'employer dans une affaire qui m'est personnelle, j'ai besoin d'un homme sûr et je crois que je puis compter sur toi.

THIMER.

Oh! ça je t'en répons... parole d'honneur... d'ailleurs si c'est mon intérêt...

MELFORT.

Oh! la récompense sera brillante.

THIMER.

Et l'amitié fidèle par conséquent.

MELFORT.

Parce que j'ai un cabriolet, des chevaux, un appartement de mille écus, que j'ai l'air de faire beaucoup d'affaires, on me croit riche.

THIMER.

Et tu ne l'es pas!... cependant les spéculations que tu fais sur les jeunes gens de famille... les mineurs ne donnent donc plus?

MELFORT.

Au contraire, mais le luxe, les plaisirs, le jeu...

THIMER.

Oh! ça tue, je connais ça... enfin tu ne possèdes...

MELFORT.

Que des dettes; j'espérais pourtant sortir bientôt de cette position critique. M. Bonneval a une fille charmante, la dot est considérable et sans m'être positivement déclaré, j'avais tout lieu de croire que je serais favorablement accueilli.

THIMER.

Eh bien, il y a donc un obstacle?

MELFORT.

Un très-grand. J'allais me proposer quand un ami de M. Bonneval, un M. Bernard, riche armateur du Hâvre a envoyé ici son neveu, M. Gustave pour être caissier de sa maison. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'on avait un mariage en vue et que mademoiselle Pauline ne voyait pas le jeune homme avec indifférence.

THIMER.

Diable! ça éloigne furieusement la dot.

MELFORT.

Je changeai aussitôt de plan et trop adroit pour me laisser deviner, je résolus de me servir de Gustave pour arriver à mon but.

THIMER.

Ma foi, je ne comprends pas. . .

MELFORT.

Notre jeune homme en arrivant à Paris avec toute l'ingénuité du Hâvre, avait besoin d'un guide, d'un mentor, et je fus le maître qui lui enseignai les vrais principes de la civilisation. Au bout de deux mois, il avait déjà mangé une année de ses appointemens.

THIMER.

Diantre! il avait des dispositions, ce gaillard-là.

MELFORT.

Tu conçois cependant que cela ne suffisait pas. J'avais connu dans le monde une petite femme fort aimable, fort jolie, qui se fait



appeler madame de Saint-Ernest et qui se dit veuve d'un colonel.

THIMER.

Veuve d'un colonel ! Oh ! que c'est ça !

MELFORT.

Je lui présentai Gustave , il fut bientôt au nombre de ses ad-  
rateurs et ma médiation lui valut la place de colonel en survivance.

THIMER.

Oh ! bien joué , morbleu , très-bien , ça marche.

MELFORT.

Gustave n'avait pas encore aimé ; la grande passion était donc de rigueur , mais la grande dépense l'était aussi et les appointemens ne suffisaient pas ; c'est là que je l'attendais. On reconnut aux lettres de change , on les paya d'abord en faisant de nouvelles dettes , mais comme l'escompte n'allait pas toujours aussi vite que la dépense , on se trouva embarrassé ; que faire alors ? On ne peut pas déceimment souffrir qu'une femme qui nous adore s'impose des privations , pour l'amour de nous ; on avait dans sa poche la clef de la caisse ; les scrupules ne parlent pas toujours plus haut que les soupirs de la beauté : on emprunte à la caisse complaisante , d'abord de légères sommes , de plus fortes ensuite , enfin que te dirai-je , d'emprunts en emprunts , de soupirs en soupirs , on est arrivé à un petit arriéré d'une quarantaine de mille francs.

THIMER.

Diable ! en moins d'un an , c'est bien aller ; j'aurais mieux fait que ça , par exemple , moi j'aurais tout pris. Mais pour un com-  
mençant , il n'y a rien à dire.

MELFORT.

L'instant de la crise approche , l'oncle du Hâvre est arrivé bier , il est plus que jamais question de mariage , et sans doute , la bombe ne tardera pas à éclater , mais en attendant , et pour lui rendre tout retour impossible , je voudrais que Gustave pût faire de nou-  
velles folies.

THIMER.

Sois tranquille , la petite veuve s'en chargera.

MELFORT.

Eh ! mon Dieu ! c'est elle , justement , qui m'inquiète , ne s'a-  
vise-t-elle pas d'être sérieusement amoureuse de Gustave.

THIMER.

Quoi ! tout de bon ? moi qui avais si bonne opinion d'elle !

MELFORT.

Ce qu'il y a de pis , c'est qu'elle parle de réforme , d'amendement , et j'ai cru remarquer qu'elle cherche à se soustraire à ma juridic-

tion. Pour l'en empêcher, je veux placer quelqu'un chez elle, qui me rende compte de tout ce qui se passe, et c'est sur toi que j'ai jeté les yeux.

THIMER.

Sur moi ! c'est dit, observer, rendre compte ça me va, j'accepte.

MELFORT.

Eh bien, je vais te donner sur-le-champ ta lettre de créance. (*Il se place à un bureau et écrit*).

THIMER.

Mais, tu ne peux pas avouer la mission secrète, en quelle qualité vas-tu me présenter ?

MELFORT, *écrivant*.

Tu seras son homme de confiance.

THIMER.

Tu plaisantes ?

MELFORT, *écrivant*.

Non, elle donne des soirées charmantes, on y joue, et elle a besoin de quelqu'un . . . .

THIMER.

Pour préparer l'écarté, mettre en train la bouillotte ; et surtout, surveiller le flambeau, elle peut compter sur moi, j'y aurai l'œil et la main.

MELFORT.

Quelqu'un ! silence ! . . . c'est Gustave, prends garde. (*Thimer prend l'attitude respectueuse et cherche à composer son maintien*.)

THIMER.

J'y suis.

## SCÈNE IV.

MELFORT, THIMER, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Ah ! c'est vous, mon cher Melfort, je vous cherchais.

MELFORT.

Bon jour, bon jour, mon bon ami, . . . pardon, je suis à vous dans un instant . . . (*à Thimer, en lui donnant la lettre*). Tenez, mon cher, présentez-vous avec cette lettre, j'espère que vous serez placé.

THIMER.

Ah ! monsieur, que d'obligations ! . . .

MELFORT. .

Pas de remerciemens , on est trop heureux quand on peut obliger d'honnêtes gens. Allez , mon cher , allez , ne tardez pas.

THIMER.

Je n'oublierai jamais tant de bontés. (*bas à Melfort, en reprenant son ton ordinaire*) Heim? c'est ça.

## SCÈNE V.

MELFORT, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Mon ami, quel est donc cet homme? son aspect...

MELFORT.

Est celui de la misère, mais il ne mérite pas son sort, je m'intéresse à lui, et je cherche à le placer.... tenez, justement, c'est chez madame de Saint Ernest.

GUSTAVE.

Quoi! c'est chez Amélie!...

MELFORT.

Elle a besoin de quelqu'un pour diriger et surveiller sa maison, mon protégé sera très-utile, et surtout fort heureux chez elle.

GUSTAVE.

Elle a un cœur si bon, si généreux.... mais il me tardait de vous voir, mon cher Melfort... Si vous saviez ce qui m'arrive... Jamais le secours et le dévouement de votre amitié ne me furent plus nécessaires....

MELFORT.

S'agirait-il du mariage que votre oncle f...

GUSTAVE.

Non, un malheur bien plus grand me menace aujourd'hui; sans vous je suis perdu.

MELFORT, *avec une joie qu'il ne peut réprimer.*

Perdu! vous m'effrayez, mon ami! que se passe-t-il donc?

GUSTAVE.

Vous connaissez ma coupable imprudence.

MELFORT.

Eh bien?

GUSTAVE.

Monsieur Bonneval m'a demandé, hier au soir, le compte de ma caisse.

MELFORT.

Comment! est-ce qu'il se douterait....

GUSTAVE.

Je ne le pense pas, il m'a parlé avec une bienveillance qui me rassure, mais ce compte est fait, il faut que je le lui donne ce matin ; et je n'ai jamais mieux compris l'horreur de ma situation... mon ami, il me manque quarante-trois mille deux cents francs.

MELFORT.

Eh bien, faut-il donc vous désoler, parce que l'on vous demande ce compte, vous voilà désespérant de tout, de l'amitié même, peut-être.

GUSTAVE.

Oh ! non, Melfort, je ne vous ai pas fait cette injure.

MELFORT.

Vous auriez eu bien tort !... au résultat, la somme qui vous manque, n'est pas introuvable.

GUSTAVE. •

Mais il me la faut aujourd'hui, ce matin, si je ne l'ai pas, tout peut se découvrir, et je suis perdu, déshonoré....

MELFORT.

Eh ! qui vous dit que vous ne l'aurez pas ? J'ai remis vos billets à différens capitalistes, ils m'ont tous à peu près promis ; je vais les trouver, je les presserai, je ferai tous mes efforts, et il faudra bien que que je réussisse.

GUSTAVE.

Ah ! mon ami, que ne vous devrais-je pas !

MELFORT.

Et moi, que ne ferais-je pas pour vous tirer de peine ? Allons, mon cher Gustave, un peu de courage ! votre position, au contraire, me paraît plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été ; vous avez des dettes ; mais vous ne ferez de tort à personne ; vous vous sacrifiez même pour vos créanciers, vous allez vous marier, et, comme cela se fait, vous paierez sur la dot.

GUSTAVE.

Que dites-vous ? Melfort, me marier ! pensez-vous donc que je veuille abandonner Amélie, qu'il soit en mon pouvoir de renoncer à elle !

MELFORT.

Cependant votre union avec M<sup>lle</sup> Bonneval paraît entièrement décidée.

GUSTAVE.

Non, personne ne s'est encore expliqué, et j'espère....

MELFORT.

Mais si l'on s'explique, comme je le crois, si l'on vous propose cette union, que direz-vous ? que ferez-vous, mon cher Gustave ?

GUSTAVE.

Hélas ! mon ami, je l'ignore moi même ; dans le trouble où je suis , je me trouve sans force pour penser , sans courage pour me résoudre , tout ce que je sais , c'est que me séparer d'Amélie serait pour moi un effort impossible.

MELFORT.

L'instant approche pourtant où il faudra vous décider , à moins que vous ne croyiez possible d'aimer toujours M<sup>me</sup> de Saint-Ernest , et d'épouser M<sup>lle</sup> Bonneval.

GUSTAVE.

Moi ! ah ! Melfort, avez-vous pu le penser ! Sacrifiant tout à mon amour , je puis , sans crime, refuser la main de Pauline, mais par un froid calcul, abuser de sa confiance ; mais , compromettre son bonheur pour assurer le mien , non , quand mon oncle devrait me déshériter , quand ma funeste imprudence devrait être connue , je ne me sauverais pas par une telle infamie.

MELFORT.

Bien , très - bien , je reconnais mon ami à ces nobles sentiments . . . mais , puisque telle est votre intention , la conduite que vous tiendrez ne me paraît plus douteuse , et si votre oncle vous propose d'épouser Pauline , vous n'hésitez pas à la refuser.

GUSTAVE.

Eh ! mon ami, c'est justement ce refus qui m'épouvante, comment oserai-je l'annoncer ? quel prétexte donnerai-je ? Je ne puis parler d'Amélie , et si mon oncle découvrait ma liaison avec elle , je connais sa sévérité , la rigueur de ses principes , il ne me pardonnerait pas , et c'est sur lui seul que je fonde mes espérances de fortune ; s'il me privait de ses bienfaits , je serais sans ressources ; comment payerai-je alors ; comment cacherai-je ma honte et mon déshonneur ?

MELFORT.

Allons , voilà encore que vous vous effrayez . . . On vient , remettez-vous , mon cher Gustave.

GUSTAVE.

Mon oncle ! en quel moment !

## SCÈNE VI.

MELFORT , GUSTAVE , BERNARD.

MELFORT.

Ah ! vous voilà , monsieur mon neveu . . . au bureau de bonne heure ; c'est bien , c'est très-bien ; du travail , de l'activité , mor-

bleu, c'est le moyen de réussir. . . . Mais, dis-moi donc, n'est-ce pas là ce monsieur dont tu m'as parlé, monsieur Melfort.

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, lui-même, mon meilleur ami.

BERNARD.

Et le mien, par conséquent... (*A Melfort.*) Si vous voulez bien le permettre, Monsieur?

MELFORT.

Comment donc! Monsieur, c'est un honneur...

BERNARD.

Parbleu! je suis enchanté de vous voir et de vous connaître... Savez-vous que je vous ai de grandes obligations?

MELFORT.

A moi! monsieur?

BERNARD.

Oui, oui, à vous-même.... l'ami Bonneval m'a mis au fait; vous avez été le guide, le mentor de mon neveu; et s'il a tenu une conduite dont tout le monde fait ici l'éloge, c'est à vos conseils, à votre amitié qu'il le doit.

MELFORT.

Monsieur, je ne mérite pas. . . .

BERNARD.

Vous méritez toute ma reconnaissance: touchez là, M. Melfort, et souvenez-vous, à l'occasion, que Jean-Ambroise Bernard, du Hâvre, est votre dévoué serviteur.

MELFORT.

En vérité, je suis confus de toutes vos bontés...

BERNARD.

Des bontés! Monsieur, je n'en ai pour personne; j'ai de l'amitié, de la franche amitié; mettez la mienne à l'épreuve, et vous verrez .. mais voilà le moment des affaires; si les vôtres vous appellent, ne vous gênez pas... avec moi jamais de cérémonies.

MELFORT.

Eh bien! dès que vous le permettez, je vais prendre congé de vous. (*A part.*) aussi bien ses éloges m'embarrassent.

BERNARD.

A votre aise; sans adieu, mon cher M. Melfort.

MELFORT.

Monsieur, j'ai bien l'honneur. . . . A revoir, mon cher Gustave.

GUSTAVE.

A revoir, mon ami. . . (*Bas.*) Surtout n'oubliez pas. . .

MELFORT, *de même.*Comptez sur mon empressement. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

BERNARD, GUSTAVE.

BERNARD.

Ma foi, ton ami me plaît, mon cher Gustave ; il me plaît beaucoup ; il a une de ces figures qui préviennent en leur faveur ; c'est un honnête homme, un ami dévoué : on ne me l'aurait pas dit, que j'aurais vu cela du premier coup-d'œil, et je ne me trompe pas en physionomie... mais laissons cela, nous avons à causer ensemble, je viens pour te parler.

GUSTAVE.

A moi ! mon oncle.

BERNARD.

Parbleu ! oui, à toi, et d'une affaire très-importante, d'une affaire qui t'intéresse beaucoup.

GUSTAVE.

Qui m'intéresse !... (*A part.*) Que va-t-il me dire ? je tremble...

BERNARD.

Ecoute : quand ton père est mort, il ne possédait rien ; ce pauvre frère était un excellent homme, mais il avait la manie d'écrire ; il a laissé des poèmes, des comédies, des vers qu'on trouve fort beaux, mais pas un sou comptant ; moi je n'avais pas tant d'esprit ; mais j'ai fait fortune : tu te trouvais orphelin et sans ressources, je te pris avec moi : je me dis : ce garçon-là fera le bonheur et la consolation de mes vieux jours ; s'il se conduit bien, je ne me marierai pas ; ce que j'ai sera pour lui ; j'ai tenu ma parole, et je ne m'en repens pas, corbleu ! car tout le bien qu'on me dit de toi me prouve que je ne pouvais mieux placer mes bienfaits.

GUSTAVE.

Mon cher oncle ! ah ! croyez bien que rien n'égale ma reconnaissance pour vous, et que si, par malheur, j'étais obligé de vous affliger...

BERNARD.

Oh ! je n'ai pas cette crainte ; je sais bien que je n'aurai jamais à me plaindre de toi... Jusqu'à présent je t'ai paru un peu brusque, un peu dur même ; mais il faut cela avec la jeunesse ; maintenant te voilà un homme, et ce n'est pas en mentor sévère, c'est en père, en ami que je veux te parler. Tu es sage, rangé, tu

possèdes des talens ; et si , par ta bonne conduite , tu fais mon espoir et ma joie , il est juste qu'à mon tour je t'en donne la récompense ; j'y ai songé : dis-moi , que penses-tu de la fille de Bonneval ?

GUSTAVE , à part.

Grand Dieu ! cette question . . .

BERNARD.

Ne crois-tu pas qu'une petite femme comme celle-là ferait le bonheur d'un honnête homme ?

GUSTAVE.

Oh ! je n'en doute pas , Pauline a toutes les perfections , toutes les vertus . . .

BERNARD.

C'est-à-dire que tu ne demanderais pas mieux qu'on te la donnât en mariage ?

GUSTAVE.

Mon oncle , je ne vous ai pas dit . . .

BERNARD.

Eh bien ! pourquoi ne pas me le dire , monsieur ? pourquoi ne ne pas être franc , puisque cela est vrai ? puisque vous aimez Pauline ?

GUSTAVE.

Quoi ! vous croyez ? . . .

BERNARD.

Parblen ! c'est bien difficile à voir. Ce trouble , cet embarras , j'ai vu cela tout de suite . . . Eh bien ! c'est une affaire arrangée , elle sera ta femme.

GUSTAVE.

Ma femme !

BERNARD.

Oui , mon garçon , oui , je quitte Bonneval à l'instant , tout est convenu , il t'accorde sa fille avec cent mille écus de dot , et moi j'en place autant sur ta tête . . . hein ! six cent mille francs , pour commencer , c'est gentil.

GUSTAVE.

Mon oncle , mon cher oncle , tant de générosité m'accable . . . Je ne puis résister . . . il faut . . .

BERNARD.

Que tu me remercies , n'est-ce pas ? je t'en dispense : ce que je fais pour toi , je le fais de cœur. Voilà pourtant ce que l'on gagne à se bien conduire ; si , au lieu de travailler , de te faire estimer , de suivre mes leçons , tu avais par malheur imité ces jeunes gens qui ne trouvent de plaisir que dans la dissipation , qui se font gloire



d'avoir des maîtresses et des dettes, qui ruinent leurs familles, et qui souvent font pis encore; je t'aime bien, vois-tu, mais je n'aurais jamais voulu entendre parler de toi.

GUSTAVE, *à part.*

Je n'ose plus...

BERNARD.

Ah! ça, mais je cause là; je ne songe pas que tu es amoureux... il te tarde sans doute d'embrasser ta future... viens, suis-moi, je vais te présenter.

GUSTAVE.

Non, non, mon oncle, pas en ce moment... une affaire importante et qui ne souffre aucun retard... Pardon, je suis forcé de vous quitter.

BERNARD.

Comment! tu ne peux pas prendre un seul instant?... Tiens, justement, voici Bonneval et sa fille.

GUSTAVE, *plus vivement.*

Oh! je ne puis me dispenser... on m'attend... il faut absolument... adieu, adieu, mon cher oncle. (*Il sort précipitamment.*)

## SCÈNE VIII.

BERNARD, BONNEVAL, PAULINE.

BERNARD, *à lui-même.*

Par exemple, voilà un amour pour les affaires... ma foi, c'est exemplaire, et, dans mon temps, je n'aurais pas été de cette force-là.

BONNEVAL, *tenant sa fille par la main.*

Viens, viens, ma fille... dès que c'est ton père qui t'y engage!

PAULINE, *à part.*

Je me fais prier; mais je ne demande pas mieux.

BONNEVAL *à Bernard.*

Eh! bien, Gustave n'est point ici, je croyais l'y trouver.

PAULINE, *à part.*

Et moi aussi.

BERNARD.

Il me quitte à l'instant... une affaire de la dernière importance, et il n'y a pas eu moyen de le faire rester; il est si actif, si zélé.

BONNEVAL.

Oh! je le sais, mais lui as-tu parlé?

*Le Caissier.*

BERNARD.

Assurément.

BONNEVAL.

Eh bien ?

BERNARD.

Eh bien, ce que j'avais prévu est arrivé, il est ravi; enchanté.

BONNEVAL.

Tout de bon!

PAULINE, *à part.*

Quel bonheur!

BERNARD.

Je te le disais bien, mon ami, Gustave aime ta fille comme on n'a jamais aimé.

PAULINE, *à part.*

Ah! j'ai besoin de le croire.

BONNEVAL.

Eh bien, ma Pauline, tu l'entends, tu connais nos projets; mais ton père ne contrariera jamais ton choix; il est vrai que j'ai cru remarquer que tu ne voyais pas Gustave avec indifférence.

PAULINE.

Mon père, puisque vous le savez....

BERNARD.

Voilà qui est clair, je pense; allons, mon cher Bonneval, c'est décidé, nous allons marier nos enfans et resserrer par là les liens d'une vieille amitié. Moi, je suis d'âge à me reposer, je me retire des affaires, je viens me fixer auprès de vous et nous ne formons plus qu'une même famille. .. Hein? ce sera charmant.... (*à demi voix*). Mais dis donc, si nous allions voir si leur contrat est prêt.BONNEVAL, *de même.*Oui, oui, tu as raison. (*haut à Pauline*). Pauline, je te laisse; l'ami Bernard et moi, nous avons une course à faire; nous reviendrons bientôt. A revoir, ma fille.

BERNARD.

A revoir, ma nièce, ma chère petite nièce.... (*Ils sortent*).

## SCÈNE IX.

PAULINE.

Il est donc bien vrai! Gustave m'aime! que je suis heureuse! et moi qui l'accusais d'indifférence! pourtant je l'ai bien remarqué, il était devenu tout d'un coup moins tendre, moins aimable pour moi et je m'en alarmais.... j'avais tort, je le vois à présent, sa réserve était de la discrétion, son silence du respect; mais sans

manquer aux convenances, il me semble qu'il aurait fort bien pu me dire : je vous aime ; c'est si facile à dire, et si doux à entendre. Le voici ! oh ! mon Dieu !

## SCÈNE X.

### PAULINE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *entrant sans voir Pauline.*

M. Bonneval et mon oncle sont sortis, je puis maintenant... que vois-je ! Pauline ! (*il s'arrête*).

PAULINE.

Ah ! c'est vous, monsieur Gustave ?

GUSTAVE.

Pardon, mademoiselle... je vous dérange peut-être. (*il fait quelques pas pour sortir*).

PAULINE.

Non, non, monsieur Gustave... d'ailleurs ce n'est pas ici ma place, c'est mon père qui m'y a amenée et je vais m'en aller... (*elle reste encore*).

GUSTAVE, *la regardant.*

Si bonne ! si jolie !... Ah ! je le sens, il n'y a qu'Amélie que je puisse lui préférer.

PAULINE.

Plaît-il, monsieur Gustave ?

GUSTAVE.

Mademoiselle, je n'ai pas eu l'honneur...

PAULINE.

Pardon, je croyais... (*à part*). Il ne me dit rien, (*haut*) Adieu, monsieur Gustave.

GUSTAVE, *saluant.*

Mademoiselle...

PAULINE, *s'éloignant.*

(*Haut et revenant sur ses pas*). Ah ! j'oubliais de vous prévenir... mon père vous cherchait tout à l'heure.

GUSTAVE.

Il me cherchait ?... savez vous ?...

PAULINE.

Il voulait vous parler, monsieur Bernard aussi... mais, lui, vous l'avez vu ce matin ?

GUSTAVE.

Il est vrai.

PAULINE.

Vous avez même causé long-tems tous les deux, il l'a dit à mon père ; (*appuyant*). Il me l'a dit aussi.

GUSTAVE.

A vous, mademoiselle?...

PAULINE.

En seriez vous fâché?

GUSTAVE, *à part.*

Sans doute il lui aura fait croire!... je dois la détromper.  
(*haut*). Mademoiselle?

PAULINE.

Monsieur Gustave!

GUSTAVE.

Puisque le hasard me procure l'avantage de vous parler sans témoin....

PAULINE, *à part.*

Ah! il va s'expliquer.

GUSTAVE.

Souffrez que je vous fasse un aveu....

PAULINE, *à part.*

Un aveu!

GUSTAVE.

Un aveu qui me coûte beaucoup, mais qui importe à votre bonheur.

PAULINE, *à part.*

Quel ton sérieux! c'est singulier pour une déclaration!...  
(*Haut*). Eh! bien, monsieur Gustave?

GUSTAVE.

Eh bien, mademoiselle, je crois de mon devoir, de mon honneur de vous prévenir....

PAULINE, *à part.*

Qu'il m'aime, je le sais bien.

GUSTAVE.

Mais promettez-moi de me garder le secret au moins pendant quelque temps.

PAULINE.

Oh! je suis très-discrète; parlez, parlez, monsieur Gustave.

GUSTAVE.

Eh bien, charmante Pauline, je vais vous ouvrir mon cœur, vous allez savoir....

MELFORT, FRANÇOIS, *dans la coulisse.*

Oui, monsieur Gustave est rentré, vous le trouverez à sa caisse.

GUSTAVE.

C'est Melfort!... (*A part*). Ah! puisse-t-il m'apporter....  
(*A Pauline*). Pardon, mademoiselle, si vous le permettez, nous reprendrons cet entretien.

PAULINE.

Oui, oui, monsieur Gustave, je vous laisse. (*A part*). Au moment de tout savoir, faut-il avoir du malheur, (*Elle sort après avoir salué Melfort qui vient d'entrer*).

## SCÈNE XI.

MELFORT, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Eh bien, mon ami, quelle nouvelle?

MELFORT, *affectant la douleur*.

Ah! mon cher Gustave, vous me voyez désolé.

GUSTAVE.

Comment! vous n'avez pas?

MELFORT.

Impossible de se procurer de l'argent.

GUSTAVE.

Impossible et vous n'espérez plus?...

MELFORT.

Rien. Tout le monde refuse d'escompter vos billets.

GUSTAVE.

Pourtant, j'ai toujours fait honneur à mes engagements... comment se fait-il qu'aujourd'hui?

MELFORT.

Aujourd'hui! je ne puis vous le cacher, on soupçonne le mauvais état de vos affaires, on connaît les dépenses énormes que vous avez faites pour Amélie; les escompteurs sont effrayés, ils reculent devant votre signature.

GUSTAVE.

Grand dieu! que vais-je devenir? Ah! Melfort, ah! mon ami! c'est fait de moi.

MELFORT.

Vous ne doutez pas que je n'aie employé tous les moyens, je me suis adressé aux plus arabes des usuriers, j'espérais les tenter par un gros bénéfice, j'ai proposé vingt, trente pour cent, j'ai offert ma caution, tout a été inutile.

GUSTAVE.

Je n'ai donc plus de ressources! désormais plus d'espoir d'échapper au déshonneur, tôt ou tard il faut qu'il soit connu et le mépris, l'humiliation, seront mon partage. Ah! malheureux! qu'ai-je fait? et dans quel abyme affreux me suis-je plongé!

MELFORT.

On vient!... allons, mon ami, faites bonne contenance.

## SCÈNE XII.

MELFORT, GUSTAVE, BONNEVAL, BERNARD,  
Un Clerc de notaire, FRANÇOIS.

BERNARD, à *Gustave*.

Ah! ah! te voilà de retour, tant mieux, car je crois que l'on aura besoin de toi ici tout à l'heure.

BONNEVAL, à *François*.

Dis à Pauline de se rendre ici sur le champ.

BERNARD.

Sur le champ, entends-tu.

FRANÇOIS.

Ça suffit, monsieur, j'y cours. (*Il sort.*)

GUSTAVE, à *part*.

Quel est donc leur projet!

BONNEVAL, à *Gustave*.

Gustave, avez-vous fait le compte que je vous ai demandé hier?

GUSTAVE.

Le compte!... oui, oui, monsieur.

BONNEVAL.

Eh bien, remettez-le moi, mon ami.

GUSTAVE, à *part*.

Qu'en veut-il faire? se douterait-il? (*Il entre dans la caisse*).

MELFORT, à *part*.

La position est critique!

BONNEVAL, à *Bernard*.

Avant de procéder à l'opération qui nous occupe, il faut, mon ami, que tu connaisses l'état de mes affaires, c'est indispensable.

BERNARD.

C'est inutile, au contraire, ta parole me suffit.

BONNEVAL.

Non, non, je veux que tu juges par toi-même.

MELFORT.

Vous allez causer d'affaires, messieurs. Je me retire.

BONNEVAL.

Pourquoi donc? n'êtes-vous pas de la maison; restez, mon cher Melfort, restez, je vous en prie.

GUSTAVE, *revenant*.

Ah! mon Dieu! donne-moi la force de ne pas me trahir.

BONNEVAL.

Eh bien! Gustave, ce compte....

GUSTAVE *le présente en tremblant.*

Le voici, monsieur.

BONNEVAL.

Eh bien, qu'avez-vous donc, mon ami ? vous paraissez ému.

MELFORT, *à part.*

On le serait à moins.

GUSTAVE, *dont le trouble augmente.*

Monsieur....

BERNARD.

Comment, tu lui en demandes la cause ! on voit bien que tu n'es pas amoureux, tu ne devinerais jamais rien, toi. Voyons, voyons ce compte, puisque tu veux absolument....

BONNEVAL, *lui montrant le lièvre de compte.*

Tiens, tout cela est parfaitement exact, tu vois : en commande, en rentes, en négociations, à la banque ; total, deux millions trois cent trente-deux mille francs, sur lesquels Gustave a en caisse, en ce moment, soixante-douze mille deux cent trente-huit francs.

MELFORT, *à part.*

Il en manque quelque chose.

GUSTAVE, *à part.*

Hélas ! s'il savait....

BERNARD.

Oui, oui, tout cela est à merveille, fort en règle surtout, et je vous en fais mon compliment, monsieur le caissier ; mais voici Pauline.

## SCÈNE XIII.

Les Précédens, PAULINE.

BERNARD, *continuant.*

Laissons là les chiffres et parlons de mariage.

PAULINE ET GUSTAVE, *ensemble, mais d'un ton différent.*

De mariage !

BERNARD.

Oui, mademoiselle ; oui, mon cher Gustave, (*Il les prend tous deux par la main.*) nous avons fait dresser votre contrat, voici monsieur, (*montrant le clerc.*) qui l'apporte ; et nous allons le signer.

GUSTAVE, *à part.*

Grand Dieu ! dans quel embarras....

BERNARD.

Hein ? vous ne vous attendiez pas à celui-là ?

PAULINE, *se jetant dans les bras de son père.*

O mon père !

BONNEVAL.

Ma chère fille !

MELFORT, à part.

A merveille ! il faut qu'il se prononce.

BERNARD, s'adressant au clerc.

Vous, monsieur, veuillez vous placer à ce bureau, nous allons tous signer.

GUSTAVE, à part.

Affreuse position ! que résoudre !

BONNEVAL, plaçant un portefeuille sur la table

Voilà les trois cent mille francs que je donne à ma fille.

BERNARD.

Et voilà la dot de Gustave... allons, ne tardons plus

GUSTAVE, à part.

Horrible alternative ! faut-il perdre Amélie, faut-il me dévouer au déshonneur qui m'attend ?

PAULINE, les yeux fixés sur Gustave.

Ce trouble, cet embarras !... que dois-je penser ?

BONNEVAL, prenant sa fille par la main.

Allons, viens, ma fille, et puisse cet instant assurer ton bonheur.

PAULINE, à part, s'approchant de la table, et regardant toujours Gustave.

Mon bonheur ! je commence à craindre...

MELFORT, à part.

Comment, il la laisserait signer !

GUSTAVE, à part.

La honte ! ah ! plutôt la mort... Amélie ! chère Amélie ! pardonne, il n'y a que l'honneur qui puisse l'emporter sur toi... il le faut, je ne te verrai plus.

BERNARD.

Eh bien ! Gustave, que fais-tu donc là ? (*bas.*) à ton tour, mon ami.

GUSTAVE, avec résignation.

Me voici, mon oncle, me voici.

MELFORT, à part.

Comment il se déciderait !

(*Gustave s'est approché du bureau, il prend la plume des mains de Pauline et va signer.*)

## SCÈNE XIV.

Les Précédens, FRANÇOIS, un porteur de la banque.

FRANÇOIS.

Monsieur Gustave !



BONNEVAL.

Laissez-nous ; ce n'est pas le moment. . . .

FRANÇOIS.

Monsieur, c'est un remboursement de la banque.

BONNEVAL.

Un remboursement !

BERNARD.

Diable ! cela ne se remet pas !

BONNEVAL, *prenant l'effet que lui présente le porteur.*

Une traite de soixante mille francs. . . .

BERNARD.

Diantre ! une somme aussi considérable !

GUSTAVE, *à part.*

Grand Dieu ! s'il fallait la payer ! . . .

BONNEVAL.

Mais, la maison Orlow de Londres a accepté, j'aurai mon recours. (*au porteur.*) Passez à la caisse. (*à Gustave.*) Gustave, donne soixante mille francs au porteur.

GUSTAVE, *à part et dans le plus grand trouble.*

C'en est fait ! je suis perdu !

BONNEVAL.

Vous avez en caisse les fonds suffisants,

GUSTAVE.

Oui, oui, Monsieur.

BONNEVAL.

Eh bien ! allez donc, Gustave.

BERNARD.

Qui t'arrête ? on t'attend ; paye donc !

GUSTAVE, *à part.*

Ah ! ce moment est horrible !

BONNEVAL, *à part.*

Ces hésitations. . . . (*bas et le prenant à part.*) Gustave ! le trouble où je vous vois ! . . . auriez-vous abusé ?

GUSTAVE

Par pitié, monsieur, ne me perdez pas !

BONNEVAL, *à part.*

Est-il possible ! (*il tire vivement des billets de son portefeuille, et les remettant au garçon de bureau*) comptez soixante mille francs au porteur.

BERNARD, *s'avançant près de Gustave.*

Malheureux ! ah ! je ne devine que trop !

BONNEVAL, *lui saisissant le bras.*

Silence ! . . . mon ami, nous ne sommes pas seuls

FIN DU PREMIER ACTE.

Le Caissier.

4

---

## ACTE SECOND.

( *Le Théâtre représente un salon élégamment meublé; au fond trois portes ouvrant sur un autre salon; à gauche, une cheminée; à droite, une porte.* )

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE , JUSTINE.

( *Au lever du rideau, Amélie est placée devant une glace, et s'occupe de sa toilette; Justine arrive par le fond.* )

AMÉLIE.

Eh bien , Justine , cette pauvre femme ?

JUSTINE.

Ah ! madame , elle vous a comblée de bénédictions ; elle vous a nommée son ange tutélaire , le sauveur de ses enfans.

AMÉLIE.

Elle est donc bien malheureuse ?

JUSTINE.

Oh ! grâce à vous , elle ne l'est plus aujourd'hui ; si vous aviez vu sa joie en recevant ce secours inespéré ; elle pleurerait de bonheur.

AMÉLIE.

Pauvre mère ! lui as-tu demandé son adresse ?

JUSTINE.

Oh ! je n'ai pas oublié.

AMÉLIE.

Eh bien ! nous irons demain , Justine , je verrai ces infortunés , j'adoucirai leurs peines ; il est si doux d'essuyer quelques larmes ?

JUSTINE.

Vous êtes si bonne !... ah ! j'oubliais... il y a dans l'antichambre un homme d'assez mauvaise mine qui vous demande.

AMÉLIE.

Que me veut-il ?

JUSTINE.

C'est monsieur Melfort qui vous l'envoie.

AMÉLIE.

Melfort ! ah ! oui, je m'en doute... qu'il attende... là, me voilà prête... dis-moi, Justine, suis-je bien comme cela ?

JUSTINE.

Charmante, madame.

AMÉLIE.

Cette toilette est d'un bon goût, n'est-ce pas ?

JUSTINE.

Elle vous sied à merveille.

AMÉLIE.

Oui, il me semble... Justine, tu penses donc que je plairai à Gustave ?

JUSTINE.

A tout le monde, madame.

AMÉLIE.

Oh ! je n'en demande pas tant ; que celui que j'aime me trouve jolie, c'est tout ce que je veux. Ce cher Gustave, je ne l'ai pas vu hier, son oncle me l'a enlevé, mais aujourd'hui c'est ma fête, nous avons beaucoup de monde ; il m'a bien promis de venir et il ne peut s'en dispenser... je le verrai, je serai heureuse.

JUSTINE, *à part.*

L'aimerait-elle réellement, je ne sais si je dois risquer...

AMÉLIE.

Étourdie que je suis !... j'oubliais !... et toi qui ne penses pas... Justine, mes bracelets !

JUSTINE.

Ah ! c'est vrai, madame, je ne songeais pas... (*à part*) ma foi, l'instant est favorable, tâchons de mériter la récompense promise.

AMÉLIE, *à elle-même.*

Eh bien, Justine, ces bracelets ?...

JUSTINE, *les lui présentant.*

Les voici, madame.

AMÉLIE.

Que vois-je ? ce ne sont pas les miens !... des diamans d'un si grand prix !... comment se fait-il qu'ils se trouvent ici ? qui donc vous a remis cette parure ?

JUSTINE.

Un jeune homme charmant, fort riche, et qui vous adore ; le comte d'Hérigny.

AMÉLIE.

Est-il possible ! et vous vous êtes chargée...

JUSTINE.

Que voulez-vous, madame ; monsieur le comte était si aimable,

si pressant, et ses diamans si beaux... je n'ai pas cru vous contrarier.

AMÉLIE, *sévèrement.*

Vous avez eu tort, mademoiselle... vous rendrez aujourd'hui même, cette parure à monsieur Dérigny.

JUSTINE.

Quoi, madame!

AMÉLIE.

Je vous l'ordonne.

JUSTINE.

Ah! pardon, madame, pardon, si j'avais su vous déplaire.

AMÉLIE.

Justine, tu es à mon service depuis trop peu de temps pour avoir pu me juger... (*avec émotion*) je l'avoue, ma position dans le monde n'est pas sans reproches, mais si tu savais par quelle fatalité j'ai été entraînée dans ce monde brillant où tu me vois placée! tranquille auprès de mon père, je vivais dans une ville de province, mon frère lui causait de cruels chagrins et je ne songeais qu'à les adoucir; hélas! je devais les accroître... Le colonel de St. Ernest me vit, il m'aima; il était jeune, aimable, je fus sensible à ses soins, je crus à ses promesses, à ses sermens; un mariage secret nous unit; je redoutais mon père qui s'était constamment opposé à cette union. St. Ernest allait partir, il fallut le suivre, il m'amena à Paris; sa fortune était considérable, le luxe m'éblouit, les plaisirs m'étourdirent, bientôt je m'aperçus que j'avais perdu le cœur de mon mari... un plus grand malheur m'était encore réservé. Après avoir dissipé une partie de sa fortune, un événement funeste le ravit à ma tendresse; St. Ernest succomba et me laissa seule, livrée à mon inexpérience. Quelques années s'étaient écoulées quand Gustave s'offrit à mes regards; je crus trouver en lui un défenseur, un appui; Gustave devint tout pour moi et je lui confiai ma destinée.

JUSTINE.

Ah! madame, tout ce que vous avez la bonté de me confier, m'a fait sentir plus vivement combien je suis coupable envers vous.

AMÉLIE.

Cependant, tout ce que tu vois ici semble me contredire, ces soirées, ce luxe, ces plaisirs, ces dépenses que fait pour moi Gustave; j'aurais dû changer de manière de vivre; je le voulais, Justine, mais chaque fois que j'ai parlé de réforme, l'ami de Gustave, monsieur Melfort, m'a menacé de l'instruire du secret de ma vie; il ne m'aimerait plus s'il cessait de m'estimer.

JUSTINE.

Ce monsieur Melfort!... quel est donc son projet pour vous contraindre ainsi?

AMÉLIE.

Je l'ignore, Justine, mais maintenant tu sais tout, parle-moi plus franchement, suis-je encore à tes yeux aussi coupable que tu l'as cru d'abord.

JUSTINE.

Oh ! ma bonne maîtresse ! j'aurais dû mieux vous juger... me pardonneriez-vous ?...

AMÉLIE.

Tu te repens, n'en parlons plus, Justine, et laissons-là des souvenirs trop pénibles ; j'ai besoin de me distraire, je vais sortir un instant.

JUSTINE.

N'oubliez pas cet homme qui vient de la part de monsieur Melfort ?

AMÉLIE.

Ah ! c'est vrai, je n'y songeais plus... dis-lui d'entrer, Justine.  
(*Justine sort*).

## SCÈNE II.

AMELIE, seule.

Ce Melfort ! combien je le redoute ! ses volontés seront-elles donc toujours des ordres pour moi ? ah ! si j'osais dire à Gustave tout ce que je pense... mais il a dans cet homme une confiance si aveugle !... que ne puis-je le déromper sans compromettre mon bonheur ?

## SCÈNE III.

AMÉLIE, JUSTINE, THIMER.

JUSTINE.

Madame, voici la personne.

AMÉLIE.

Ah ! bien... (*à Thimer*) que voulez-vous ? (*elle jette les yeux sur lui, à part*) quelle figure !

JUSTINE, bas.

Effrayante, n'est-ce pas, madame.

THIMER, d'un ton qu'il cherche à rendre de bonne compagnie.

Mille pardons, madame, si je prends la liberté de venir vous interrompre, c'est monsieur Melfort qui m'envoie pour... pour... au reste, (*lui présentant la lettre de Melfort*) cette lettre vous instruira, si vous voulez bien en prendre connaissance.

AMÉLIE.

Donnez.

THIMER, *il s'est tenu un peu à l'écart, il s'approche et donne la lettre, (à part).*

C'est singulier!... ou dirait que cette figure-là... oui, ces traits me rappellent... me tromperais-je?... ah! par exemple, la rencontre serait particulière.

AMÉLIE, *après avoir lu à part.*

C'est bien ce que je croyais!... comment monsieur Melfort me propose-t-il un homme de cette espèce?

THIMER, *à part.*

Plus je l'examine et plus je suis tenté de croire...

JUSTINE, *à part.*

Comme il la regarde!

AMÉLIE, *à Thimer.*

C'est de vous qu'il s'agit dans cette lettre.

THIMER.

De moi-même, madame, et si mes services peuvent vous être agréables...

AMÉLIE.

Eh bien!... je verrai... je parlerai à monsieur Melfort, et l'on vous fera prévenir.

THIMER, *à part.*

Serait-ce mon congé?... je voudrais pourtant bien m'assurer...

AMÉLIE.

Vous avez compris?

THIMER.

Parfaitement, madame; mais si vous le permettez, j'aurais deux mots à vous dire.

AMÉLIE.

A moi!

THIMER.

Oui, en particulier, si vous le voulez bien.

AMÉLIE, *bas à Justine.*

Je ne sais si je dois...

JUSTINE, *de même.*

Je ne m'y fierais pas trop.

THIMER, *à part.*

Elle hésite!... (*haut.*) C'est M. Melfort qui m'a chargé...

AMÉLIE.

M. Melfort! Eh bien, va, Justine... (*bas.*) Ne t'éloigne pas.

JUSTINE, *de même.*

Non, non, Madame, soyez tranquille. (*Elle sort.*)

## SCÈNE IV.

AMÉLIE, THIMER.

THIMER, *à part.*

Allons, je vais savoir....

AMÉLIE.

Eh bien! quel ordre M. Melfort vous a-t-il donné pour moi?

THIMER.

Ma foi, aucun, Madame, c'est un prétexte que j'ai pris...

AMÉLIE, *effrayée.*

Un prétexte! Que voulez-vous?

THIMER.

N'ayez pas peur! ce que j'en fais, c'est par égard, purement par égard... Je crois, belle dame, que nous sommes un peu de connaissance.

AMÉLIE.

Je ne pense pas...

THIMER.

J'avoue qu'une connaissance comme moi, il n'y a pas de presse pour l'avouer; mais cependant si cela est...

AMÉLIE.

Qui peut vous faire croire?...

THIMER.

C'est une idée, peut-être, mais il faut voir, et cela va bientôt être vu. Dites-moi, n'êtes-vous pas de Normandie?

AMÉLIE, *surprise.*

En effet.

THIMER.

De Mortagne?

AMÉLIE.

Il est vrai...

THIMER.

Oh! par exemple, maintenant, je répondrais... Votre nom de famille est Germont?

AMÉLIE.

Oui, oui, Monsieur... Vous avez connu ma famille?

THIMER.

Oh! particulièrement; j'ai aussi beaucoup connu votre frère; vous rappelez-vous que vous aviez un frère?

AMÉLIE.

Sans doute, Charles.

THIMER.

Un assez mauvais sujet...

AMÉLIE,

Sauriez-vous ce qu'il est devenu ?

THIMER.

Un peu : on ne peut guères le savoir mieux que moi.

AMÉLIE,

Quel langage!... comment! seriez-vous?...  
THIMER.

Eh bien! oui, ce vaurien, ce mauvais sujet, le voilà, c'est moi.

AMÉLIE.

Oui, oui, je reconnais à présent. Il est donc bien vrai!... Ah! Charles! mon frère! (*Elle se jette dans ses bras.*)

THIMER.

Cette bonne petite sœur! elle n'est pas fière, au moins.

AMÉLIE.

Combien de fois n'ai-je pas songé à toi! mais, Charles, dans quel état je te retrouve.

THIMER.

Il est vrai que je ne suis pas trop bien dans mes affaires, mais te voilà, ainsi...

AMÉLIE.

Ah! je ne t'abandonnerai pas; mais depuis que tu as quitté la maison paternelle, qu'as-tu fait? qu'es-tu devenu?

THIMER.

Ma foi, pas grand' chose... Tu sais que je m'étais fait soldat, je devins déserteur; je n'avais pas le sou, je vécus d'industrie au jour le jour; je tâtai de tous les métiers: je fus agent d'affaires, bout de table dans une maison de jeu, recors, que sais-je? aujourd'hui en place, demain chassé; des créanciers, des duels, des maîtresses, des jugemens, j'eus de tout excepté de l'argent; ça ne pouvait pas durer, aussi je me trouvais, il ya huit ans, à peu près aussi avancé qu'aujourd'hui, lorsque tout d'un coup m'arriva l'héritage du père Germont...

AMÉLIE.

Hélas! notre père?

THIMER.

Défunt.

AMÉLIE.

Grand Dieu! il serait mort sans me pardonner!

THIMER.

Et sans nous laisser grand' chose; mais enfin cinquante mille francs quand on n'a rien... Tu n'étais pas là, toi; je me char-



geai de ta part provisoirement, et je revins faire bombance à Paris ; l'héritage fut bientôt mangé, comme tu penses, la consommation va si vite. Au bout d'un an, votre serviteur de tout mon cœur... j'avais pris un grand train, je ne voulais pas décheoir, et, pour me soutenir, j'eus recours à des spéculations hasardeuses ; la justice s'en mêla ; j'en fus quitte pour la peur.

AMÉLIE, *s'éloignant de lui.*

Est-il possible !

THIMER.

Oui, mais c'est fini, je n'y pense plus... Ah! ça, ma petite sœur, nous voilà réunis pour ne plus nous quitter ; il faut que je te fasse honneur, je ne puis pas rester comme ça.

AMÉLIE.

Oui, j'aurai soin de vous, je veux pourvoir à tous vos besoins ; mais d'après ce que vous venez de me dire, vous concevez...

THIMER.

Quoi! je ne conçois rien du tout.

AMÉLIE.

Vous devez penser que je ne puis pas, sans me compromettre, consentir à vous recevoir chez moi?

THIMER.

Comment! voudrais-tu me renier par hasard?

AMÉLIE.

Je ne dis pas cela, mais...

THIMER.

Tu le ferais. Eh bien! détrompe-toi; me voilà ici; j'y suis bien, j'y reste.

AMÉLIE.

Grand Dieu! vous voudriez!...

THIMER.

Je veux vivre, et bien vivre, c'est naturel.

AMÉLIE.

Malheureux! voulez-vous donc me perdre?... songez que j'ai les plus grands ménagemens à garder; je suis sur le point de me marier; et si je vous avouais pour mon frère, et que l'on découvrit votre funeste secret, Gustave voudrait-il, pourrait-il encore unir son sort au mien?

THIMER.

C'est juste : au fait, ça pourrait tout désorganiser, et j'y perdrais aussi... Eh bien! il y a moyen d'arranger les affaires. Je venais pour être le domestique de M<sup>me</sup>. de Saint-Ernest, je serai celui de ma sœur, incognito.

*Le Caissier.*

5

AMELIE.

Non, je ne souffrirai pas...

THIMER.

Aimes-tu mieux me reconnaître...

AMELIE.

Oh! sans doute, je n'ose...

THIMER.

Eh bien! c'est l'un ou l'autre, choisis; pourvu que je reste dans la maison... Allons, c'est convenu, va, j'entre à ton service, je ne suis pas fier, moi; mais, dis-donc... je n'ai pas crédit chez mon tailleur.

AMELIE.

Allons, puisque vous le voulez... (*lui donnant quelques pièces*) Tenez, voici...

THIMER.

De l'or! oh! qu'il y a long-temps!... merci... 200 francs, ça suffit... pour l'instant... Ah! ça, quel costume vais-je prendre? l'habit noir, hein? pour un valet-de-chambre, bon genre.

## SCÈNE V.

Les mêmes, JUSTINE.

JUSTINE, *accourant*.

Madame, voici M. Gustave.

AMELIE

Gustave!

THIMER.

Le beau frère! je me sauve.

AMELIE.

N'oubliez pas...

THIMER.

Mon rôle, sois tranquille. (*Gustave entre, Thimer et Justine se rangent près de la porte et sortent ensemble.*)

## SCÈNE VI.

AMÉLIE, GUSTAVE.

AMELIE, *à part*.

Ah! puisse Gustave ne pas s'apercevoir...

GUSTAVE, *arrivant avec le plus grand trouble*.

Amélie! chère Amélie! qu'il me tardait de vous revoir! Jamais je n'ai eu plus besoin de me trouver auprès de vous.

AMELIE.

Qu'avez-vous, Gustave ? que vous est-il arrivé ? Le trouble où je vous vois . . .

GUSTAVE.

C'est le désespoir , un désespoir affreux qui le cause . . . Amélie, je suis le plus malheureux des hommes . . .

AMELIE.

Grand Dieu ! quel funeste pressentiment ! . . . votre absence depuis deux jours . . . l'arrivée de votre oncle . . . Gustave, viendriez-vous m'annoncer qu'il faut nous séparer ?

GUSTAVE.

Non , non , je ne crains plus cet excès d'infortune , mais si vous connaissiez toute l'horreur de ma position . . .

AMÉLIE.

Vous m'effrayez , mon ami , au nom du ciel, parlez , ne tardez pas à m'apprendre . . .

GUSTAVE.

Hélas ! j'accourais vous confier mes peines et chercher des consolations ; dans le premier moment je n'avais vu que vous , mais pres de vous faire cet aveu , une crainte secrète m'arrête. Si je vous dis tout , je tremble que vous ne m'aimiez plus.

AMÉLIE.

Ne plus vous aimer , cher Gustave ! connaissez-vous donc si mal celle qui ne respire que pour vous ?

GUSTAVE.

Oui , je ne devrais pas hésiter . . . Eh bien ! . . . apprenez donc l'affreuse vérité. Amélie ! quand je vins à vous , quand je vous donnai mon cœur , je vous vis habituée à tout l'éclat du luxe : pour prix de votre amour devais-je vous imposer des privations cruelles ? non , vous étiez la plus aimée , je voulus vous rendre la plus heureuse des femmes. Pour prévenir un seul de vos desirs , j'aurais donné ma vie. Entraîné par mon amour , je m'étourdis sur ma position , je ne vis plus que le bonheur dont j'entourais votre existence , le songe fut enchanteur , mais que le réveil a été horrible ! aujourd'hui il ne me reste ni ressources , ni espérances.

AMELIE.

Malheureux Gustave, c'est pour vous , pour vous seul , que j'en gémis aujourd'hui ; ayez le courage de supporter ce malheur , et faut-il vous l'avouer , moi , je m'en réjouirai.

GUSTAVE.

Vous , Amélie ?

AMÉLIE.

Oui , car je pourrai du moins vous prouver que c'est pour vous seul que je vous aime.

GUSTAVE.

Tant de générosité... mais quand vous saurez tout, pourrez-vous me conserver votre amour !

AMÉLIE.

Quand je saurai tout ! qu'avez-vous encore à me dire ?

GUSTAVE.

Oh ! je frémis de vous l'avouer, je me fais honte à moi-même. J'ai trahi la confiance de l'homme respectable qui m'avait reçu chez lui. Caissier de sa maison, comptable de sa fortune, j'ai tout oublié !... L'amitié de mon oncle me restait, et ses bienfaits pouvaient cacher ma faute ; maintenant il la connaît, je suis perdu, déshérité, maudit et je n'ai pour avenir que le mépris et le déshonneur... Amélie, pouvez-vous m'aimer encore ?

AMÉLIE.

Je puis vous blâmer, vous trouver bien coupable, mais quand vous seriez mille fois plus coupable encore ; je pourrais en mourir de douleur, mais cesser de vous aimer est pour moi un effort impossible.

GUSTAVE.

L'ai-je bien entendu ?... Tu ne me repousses pas, tu me gardes ton cœur, lorsque ma faute devrait me rendre si méprisable à tes yeux.

AMÉLIE.

Mais il est peut-être un moyen de tout réparer.

GUSTAVE.

Un moyen ?

AMÉLIE.

Oui, et je suis heureuse, je suis fière de pouvoir te l'offrir ; (*elle court au secrétaire et en tire un portefeuille*) quand tu me comblais de tes présents, j'en gémissais, Gustave, et n'osais te l'avouer, mais prévoyant sans doute le malheur qui t'arrive, j'amassais secrètement cet or qui te coûtait si cher. J'ai réuni une somme de dix mille francs. La voici, je la gardais précieusement et j'en bénis le ciel ! Maintenant j'en connais la source, elle n'est plus à moi, va tout reporter, Gustave, va sauver ton honneur.

GUSTAVE.

Que me proposes-tu ? Ah ! ce noble dévouement pénètre mon âme d'admiration et de reconnaissance ; mais il serait inutile, cette somme est insuffisante.

AMÉLIE.

Eh ! bien, ne pouvons-nous l'accroître, la doubler peut-être ? ces meubles, ces bijoux, ces diamans... s'ils te causent un regret, s'ils te coûtent une larme, je n'en veux plus, ils me sont odieux,

vendons-les aujourd'hui, à l'instant même et cours aux pieds de ton oncle implorer ton pardon.

GUSTAVE.

Que veux-tu faire? . . . non, je n'accepte pas ton noble sacrifice, je n'abuserai pas de ton amour, je ne t'exposerai pas aux privations et à la misère.

AMÉLIE.

Qu'importe la misère? c'est toi seul qui es tout? Si tu es malheureux, puis-je être heureuse moi même, laisse-moi te donner cette preuve de tendresse, laisse-moi me rendre à tes yeux plus digne d'être aimée. . . au nom du ciel, ne me refuse pas!

GUSTAVE.

Non, je ne consentirai jamais. . .

AMÉLIE.

Il le faut, je le veux, je t'en prie; quel que soit le sacrifice, l'honneur me le commande et ton bonheur en dépend, pourrais-je donc hésiter? . . . (*Elle court vers le fond et appelle*). Justine! Justine?

## SCÈNE VII.

Les mêmes, MELFORT.

AMÉLIE, *s'arrêtant*.

Melfort!

GUSTAVE, *courant à lui*.

Ah! mon ami, venez m'aider à combattre la générosité d'Amélie? Elle connaît mon malheur et pour le réparer elle veut que je prenne ces dix mille francs qui sont sa seule fortune; elle veut vendre tout ce qu'elle possède et se dévouer pour moi à la misère la plus affreuse.

MELFORT, *à part*.

Ah! diantre, il faut empêcher. . .

AMÉLIE.

Je pense, monsieur, que loin de me blâmer, vous approuverez au contraire une démarche qui peut sauver votre ami.

MELFORT.

Comment donc, madame, je ne puis que vous admirer et vous féliciter; tout ce qui intéresse Gustave me touche trop vivement. . . mais, malheureusement ce noble dévouement serait maintenant inutile.

AMÉLIE.

Pourquoi donc, monsieur?

MELFORT.

Je sors de chez monsieur Bonneval et j'accourais pour vous

prévenir de ce qui s'est passé ; je ne puis vous le cacher , votre oncle est maintenant plus furieux que jamais contre vous.

GUSTAVE.

Plus furieux ! quel motif ?

MELFORT.

Par une fatalité que je ne puis concevoir , il a été instruit de votre liaison avec Madame.

GUSTAVE.

Est-il possible ! qui donc a pu lui apprendre ?

MELFORT.

Je l'ignore, mais il sait tout et il faut même que quelque ennemi secret ait cherché à vous desservir auprès de lui , car on lui a fait sur madame , des rapports que je suis loin de croire , mais qui ont produit sur son esprit une impression terrible ; c'est elle qu'il accuse de la faute que vous avez commise , c'est sur elle qu'il reporte toute sa colère et son indignation ; en un mot votre amour est maintenant votre plus grand crime à ses yeux.

AMÉLIE.

Vous l'entendez , Gustave , c'est moi qui sans le savoir ai causé votre malheur , c'est encore moi , qui aujourd'hui vous interdis tout espoir de retour.

GUSTAVE.

Si mon oncle est injuste , que vous importe , Amélie ? pour vous apprécier , n'avez-vous pas le cœur de Gustave ? . . . mais pourquoi nous désespérer ? un sort affreux nous menace , eh bien , ayons le courage que l'amour inspire. Mon oncle est implacable , il t'outrage , il me repousse ; affranchissons-nous d'un joug humiliant ; tu voulais tout sacrifier , je te refusais , j'y consens à présent , ces meubles , ces bijoux , ces diamans , vendons tout et partons.

AMÉLIE.

Partir !

GUSTAVE.

Oui , courons sur une terre étrangère chercher un refuge et le bonheur. La somme que ces meubles nous procureront , ces dix mille francs , nous suffiront d'abord ; je suis jeune , j'ai des talens , Eh bien ! je travaillerai , le ciel sans doute secondera mes efforts ; peut-être un jour pourrai-je acquitter la dette sacrée qui cause ici ma honte et si nous ne sommes pas riches , du moins nous serons ensemble et nous vivrons sans remords.

AMÉLIE.

Cher Gustave ! tant de dévouement et d'amour . . .

GUSTAVE.

Dis-moi , dis-moi que tu consens à me suivre.

AMÉLIE.

Vous me proposez de vous consacrer ma vie... pourrai-je avoir la force de vous refuser ?

GUSTAVE.

Tu acceptes!... Eh bien, dès ce soir nous aurons fui de ces lieux.

MELFORT, à part.

Dès ce soir!...

GUSTAVE.

Eh bien, mon ami, vous ne dites rien, désapprouveriez-vous ?

MELFORT.

Non, assurément, et j'admire, au contraire, avec quel courage vous savez supporter les revers de la fortune... Seulement, je crois qu'un parti aussi extrême, exige plus de prudence... que vous partiez, j'en sens la nécessité, mais dès ce soir, voilà ce que je blâme.

GUSTAVE.

Pourquoi! nous ne saurions trop nous hâter.

MELFORT.

Songez donc que ce soir même, il doit y avoir ici une nombreuse réunion, et vous ne pouvez pas la congédier sans éveiller les soupçons... on ne fait pas trop secrètement les apprêts d'un départ, et l'attention une fois excitée, on connaîtrait bientôt votre projet; votre oncle fait, sans doute, surveiller vos démarches, et pourrait être instruit de la vérité, et qui vous dit alors que pour se venger, pour punir son neveu, il ne prendrait pas les mesures les plus rigoureuses pour s'opposer à sa fuite.

GUSTAVE.

Quoi! mon ami, vous pourriez penser?...

MELFORT.

Je pense au moins que c'est possible; sans doute, mon amitié m'exagère le danger, mais pourquoi s'y exposer quand on peut l'éviter.

AMÉLIE, à part.

Il veut nous retenir: quel est donc son projet?

MELFORT.

Croyez-moi, mes amis, ne hazardez rien, recevez tout le monde comme à l'ordinaire; ayez l'air satisfait, joyeux même, si vous le pouvez, on ne pensera jamais que vous soyez à la veille d'un départ, et demain vous aurez quitté Paris, avant qu'on ait même soupçonné que vous veniez partir.

GUSTAVE.

Vous avez raison, mon cher Melfort, il vaut mieux différer,

dans le trouble où je suis , je n'avais pas calculé tout cela , mais votre prévoyante amitié!...

MELFORT.

Pas de remerciemens , mon cher Gustave ; je m'estime trop heureux...

## SCÈNE VIII.

Les mêmes , THIMER.

THIMER , *habillé.*

Madame , toute la société est réunie dans le grand salon.

MELFORT , *à part.*

Thimer ! diable , quelle tenue !

THIMER.

Les dames demandent la musique , ces messieurs les tables de jeu ; je n'attends que vos ordres...

AMELIE , *à part.*

Une fête ! en quel moment !

MELFORT.

Allons , mes amis , on vous attend , ne tardez pas , et surtout plus de tristesse , il faut dans cette soirée , oublier votre position , pour que personne ne la devine.

GUSTAVE.

Puisqu'il le faut , venez , ma chère Amélie... vivons aujourd'hui pour les autres , demain nous n'existerons que pour nous.

THIMER , *à part , en les suivant.*

Il a l'air assez bon enfant le beau-frère !

( *Il sort.* )

## SCÈNE IX.

MELFORT , seul.

Non , je ne les laisserai pas partir ; il n'est pas tems encore ; Gustave amoureux aujourd'hui pourrait cesser de l'être bientôt , il pourrait venir solliciter son pardon , et je craindrais qu'il ne l'obtienne. Bonneval a montré de l'indulgence , Pauline beaucoup d'amour ; ils finiraient par calmer la colère de l'oncle , et j'aurais pris une peine inutile , il n'en sera pas ainsi ; il faut , par un coup décisif , interdire à Gustave tout espoir de retour , et cette fuite dérangerait mes projets ; demain ils veulent s'éloigner , mais ces dix mille francs sont leur dernière ressource ; s'ils en sont privés , ils ne peuvent plus partir , ils ne partiront pas. ( *on entend la musique dans le salon.* )



## SCÈNE X.

MELFORT , THIMER , plusieurs domestiques.

THIMER , *aux deux domestiques qui apportent des flambeaux.*

Par ici , par ici , vous autres , voilà les deux tables , une ici , l'autre là . ( *il indique les places aux domestiques qui exécutent ses ordres.* )

MELFORT.

Comment ! est-ce que l'on va jouer dans ce petit salon ?

THIMER.

Oui , monsieur , le grand ne suffit pas , il y a tant de monde . ( *s'approchant de Melfort et lui parlant à voix basse.* ) J'ai bien du nouveau à t'apprendre ; si tu savais la rencontre que j'ai faite . . . Ou vient , je te conterai cela .

## SCÈNE XI.

Les précédens , AMÉLIE , GUSTAVE , plusieurs dames et jeunes gens.

*La musique continue ; les trois portes du fond s'ouvrent , et l'on aperçoit danser dans le salon du fond ; de chaque côté et par les deux autres portes ; on voit des tables de jeu , et plusieurs jeunes gens occupés à jouer et à parier.*

AMÉLIE.

Venez , venez , mesdames ; on pourra encore former ici une contredanse .

THIMER , *à Amélie , en lui montrant les deux tables placées de chaque côté de la scène.*

Madame , voilà les deux tables prêtes , une de bouillotte et une d'écarté , est-ce bien comme vous l'avez ordonné ?

AMÉLIE.

C'est fort bien . . . . Quand vous voudrez , messieurs .

( *Melfort a pris à part un invité , et lui a parlé bas.* )

L'INVITÉ , *bas à Melfort.*

J'entends , soyez tranquille .

MELFORT , *lui montrant Gustave qui parait.*

Justement , voici Gustave .

L'INVITÉ , *allant au devant de Gustave.*

M. Gustave , je vous dois une revanche à l'écarté , si vous voulez la prendre .

MELFORT.

Acceptez , Gustave , cela vous distraira . ( *bas à Gustave.* ) Qui sait , mon ami , si la chance vous est favorable , peut-être avant une heure pourrez-vous rendre à M. Bonneval . . .

*Le Caissier.*

GUSTAVE, *de même.*

Ah ! si je le savais . . .

MELFORT, *de même.*

Essayez du moins, et tentez la fortune.

L'INVITÉ.

Eh bien, M. Gustave ! . . .

GUSTAVE.

J'accepte, monsieur.

AMÉLIE, *à part.*

Comment, il va jouer ! je tremble . . .

*Elle se dirige du côté de Gustave, Melfort lui prend la main et l'arrête.*

MELFORT.

J'espère, belle dame, que vous serez des nôtres à la bouillotte.

AMÉLIE.

Non, monsieur . . . je ne peux . . .

MELFORT, *que ne la quitte pas.*

Oh ! je n'écoute rien . . . nous aurons trop de plaisir à vous avoir . . . d'ailleurs vous jouez admirablement, (*avec intention.*) je me rappelle le tems où, chez le colonel . . .

AMÉLIE.

Allons, monsieur, puisque vous le désirez. (*à part.*) Affreuse contrainte ! . . . Et Gustave . . . il a sur lui les dix mille francs, puisse-t-il ne pas oublier ! . . .

*La danse continue dans le fond, et commence sur le théâtre. Gustave à droite, joue à l'écarté, Amélie à gauche est placée à la bouillotte. De tems à autre on apporte des rafraîchissemens, et les danseurs quittent souvent la danse pour venir parier à l'écarté. Tableau d'une soirée. Tout d'un coup Gustave jette les cartes sur la table.*

GUSTAVE:

Epouvantable jeu ! . . . cinq mille francs de perdus.

AMÉLIE, *se levant précipitamment.*

Cinq mille francs ! grand Dieu !

MELFORT.

C'est une mauvaise veine, cela ne peut pas durer.

AMÉLIE.

Ne jouez plus, Gustave, ne vous exposez pas davantage . . .

GUSTAVE.

Le malheur ne peut pas toujours me poursuivre . . . Quitte ou double, monsieur. (*il met les cinq derniers billets sur la table.*)

AMÉLIE.

Que faites-vous, Gustave ? songez donc . . .

MELFORT.

Ne le troublez pas, madame, la partie est trop importante...

AMÉLIE, à part.

Malheureux!... s'il perd, que deviendrons-nous?

MELFORT.

Allons, mesdames, à vos places, que les plaisirs n'en souffrent pas.

*Les danses recommencent; on joue, Amélie appuyée sur la chaise de Gustave est dans la plus grande anxiété.*

MELFORT.

Chacun quatre points! jeu égal! oh! parbleu, voilà la partie la plus intéressante...

AMÉLIE, à part

Fatale imprudence! oh! cette position est affreuse!

MELFORT.

La partie est à celui qui aura le Roi.

L'INVITÉ, retournant la carte.

Le voilà!... J'ai gagné.

AMÉLIE, à part.

Nous sommes perdus!

GUSTAVE, dans le plus grand trouble.

Oui, oui, sans doute; cette somme vous appartient, monsieur. (il quitte la table; à part). Plus d'espoir, plus de ressources, et c'est moi... oh! je suis un malheureux!

*On entend dans la coulisse Bernard qui crie: il est ici je le sais, et je veux lui parler.*

GUSTAVE.

Grand Dieu! c'est la voix de mon oncle!

AMÉLIE.

Votre oncle!

MELFORT, à part.

A merveille! mais il ne faut pas qu'il me voie ici. (il passe derrière tout le monde, et disparaît).

## SCÈNE XII.

Les précédens, BERNARD.

BERNARD, dans le fond, poussant les domestiques qui s'opposent à son passage.

Laissez-moi, je veux entrer, vous dis-je... (apercevant Gustave). Ah! vous voilà, monsieur, je vous trouve, et dans quelle maison? grand Dieu! malheureux, c'est donc ici que vous venez cacher

vosre coupable conduite, que vous venez étouffer, au milieu des plaisirs, le cri terrible de vosre conscience ?

*Amélie parle bas aux invités ; tout le monde passe dans le grand salon, et l'on referme les portes.*

GUSTAVE, *froidement.*

Que vous importe à présent ce que je fais, monsieur, je ne suis plus rien pour vous, vous me l'avez dit, vous-même, que me voulez-vous encore ?

BERNARD.

Ce que je veux, insensé ! je veux t'arracher aux séductions qui t'entourent et te retirer, si je le puis, de l'abîme affreux où tu vas t'engloutir ; je sais maintenant, que la seule cause de tes désordres, est cette madame Saint-Ernest, cette intrigante, dont les pièges coupables....

GUSTAVE.

De grâce, monsieur...

AMÉLIE.

Gustave !... à quelle humiliation ! à quels affronts, m'avez-vous exposée ?

BERNARD.

Ah ! c'est donc vous, madame ! parbleu, je suis bien aise que vous vous fassiez connaître ; je puis enfin vous exprimer toute mon indignation...

GUSTAVE.

Arrêtez, monsieur, arrêtez ; on a calomnié Amélie, auprès de vous ; loin de mériter vos reproches, elle est digne, au contraire, de toute vosre estime.

BERNARD.

Mon estime, elle ! oses-tu bien le dire ? elle qui t'a fait oublier tes devoirs, elle qui a consommé ta ruine !

GUSTAVE.

Fatale prévention ! mais, quand vous saurez ce que tout à l'heure encore, elle voulait faire pour moi... Elle voulait vendre ce qu'elle possède, se dépouiller de tout pour sauver mon honneur, et m'aider à reconquérir vosre estime et vosre amitié.

BERNARD.

Calculs que tout cela, elle savait bien que tu n'accepterais pas, et elle comptait sur ce beau désintéressement pour t'enchaîner davantage, pour t'en imposer par cette apparence de vertu.

AMÉLIE.

Quoi, monsieur, vous pourriez penser?... Oh ! mon Dieu ! suis-je assez malheureuse, assez avilie...

GUSTAVE.

Au nom du ciel, monsieur, cessez un tel langage, ou terminons un entretien... (*il veut s'éloigner.*)

BERNARD, *le retenant.*

Tu m'entendras, . . . il faut que tu m'entendes. Ecoute : je suis venu pour tenter sur toi un dernier effort, et songes-y bien, ta réponse va décider à jamais de ton sort. Malgré ta faute, je puis te pardonner, Bonneval t'excuser Pauline elle-même est disposée à te rendre son cœur, et tu peux encore être heureux ; honneur, réputation, fortune, tu peux tout recouvrer, mais il faut à l'instant même quitter cette maison, il faut me jurer surtout de renoncer pour jamais à une liaison qui te déshonore aujourd'hui et qui plus tard te conduirait à ta perte.

AMÉLIE.

Vous ne sauriez hésiter ; acceptez, Gustave, acceptez, c'est moi qui vous en conjure.

GUSTAVE.

Quoi ! c'est vous, Amélie, qui me conseillez. . .

AMÉLIE.

Il le faut, sans moi le bonheur vous attend ; avec moi, au contraire, la misère, l'abandon, le déshonneur seraient votre partage. Serais-je donc toujours la cause de votre infortune ? cette idée est affreuse, je ne saurais la supporter ; j'aurais donné mon existence pour ne jamais vous quitter, mais votre félicité m'est plus chère que la vie ; . . . la fatalité s'est placée entre nous, le sort nous poursuit, il faut céder, Gustave, il faut nous séparer.

GUSTAVE.

Que viens-tu de prononcer ? moi, l'abandonner ! te laisser seule et sans ressources, quand tu voulais, il n'y a qu'un instant, te sacrifier pour moi... maintenant, ce n'est pas seulement l'amour, c'est la reconnaissance qui m'enchaîne à ta destinée ; quand je pourrais être parjure, je ne dois pas être ingrat ; quel que soit le sort qui m'attend, quelques malheurs qui puissent fondre sur moi, Amélie, je te le jure, je suis à toi pour la vie.

BERNARD.

Malheureux ! quoi ! tu ne crains pas de faire devant moi cet horrible serment !

GUSTAVE.

Je fais plus, monsieur, je vous jure de ne jamais y manquer. Que ne puis-je pour préserver Amélie de vos outrages, la conduire en ce moment même aux pieds des autels, et la nommer mon épouse.

BERNARD.

Ton épouse ! tu oserais déshonorer ainsi le nom de ta famille !

eh bien, sache donc quel est le sort réservé à celle pour qui tu te sacrifiais... ce soir, ce soir même elle sera renfermée dans une de ces maisons...

Grand Dieu?

AMELIE.

Quoi, vous oseriez?

GUSTAVE.

BERNARD.

Voici l'ordre qu'il dépend de moi de faire exécuter.

GUSTAVE.

Et de quel droit, monsieur, nous persécutez-vous? surprendre un tel ordre à l'aide d'une basse calomnie, c'est une lâcheté d'autant plus cruelle qu'on la colore d'une apparente justice; mais votre odieux projet ne s'accomplira pas, c'est en vain qu'on voudrait arracher Amélie de mes bras, je la défendrai contre tous, je la défendrai au péril de mes jours, et si mes efforts étaient impuissans, si l'on attentait à sa liberté, songez-y bien, monsieur, c'est vous qui m'en répondez.

BERNARD.

Malheureux! tu oses me menacer! eh bien, tout est fini, plus d'espoir de retour, j'en jure par l'honneur que tu as trahi, je t'abandonne à ton sort effroyable; un jour, tous les maux répandus sur ta tête me vengeront de ton ingratitude; je te défends de jamais me nommer ton parent, pour moi, je n'ai plus de neveu.

( *Il s'éloigne furieux* ).

GUSTAVE.

Et moi, je n'ai jamais eu d'oncle. ( *Bernard sort* ).

### SCÈNE XIII.

AMELIE, GUSTAVE.

AMELIE.

Quelle scène affreuse! ah! je succombe à mon émotion.

GUSTAVE.

O ciel! voilà donc les tourmens que je te cause!... Amélie, pardonne, j'ai souffert plus que toi... rassure mon cœur déchiré, dis que tu ne rejettes pas sur moi l'indigne traitement que tu viens d'éprouver.

AMELIE.

Hélas! tu ne pouvais l'empêcher, mais cet esclandre, l'éclat de ces insultes... cette affreuse menace...

GUSTAVE.

Mon oncle ne saurait l'exécuter, il sait maintenant que rien ne

peut me séparer de toi, que quel que soit ton sort, je le partagerai; il craindrait les excès auxquels pourrait m'entraîner mon désespoir.

## SCÈNE XIV.

Les mêmes, JUSTINE.

JUSTINE.

Madame!

AMELIE.

Que me veux-tu, Justine ?

JUSTINE.

Je viens prendre vos ordres, tout le monde est parti.

AMELIE.

Tout le monde !

JUSTINE.

Oui, madame, on a entendu les menaces que vous a faites ce vilain homme, et chacun craignant de se compromettre, s'est empressé de s'éloigner.

GUSTAVE.

Quoi? Melfort, aussi.

JUSTINE.

Oh! lui, monsieur, c'est différent, il est sorti à l'arrivée de votre oncle.

AMELIE.

Quel silence, maintenant! nous voilà seuls, Gustave, tout le monde nous fuit, et pour comble de maux, nous sommes forcés de rester exposés à l'humiliation.

GUSTAVE.

Ah! que me rappelez-vous, Amélie, sans ma funeste obstination au jeu, nous pourrions fuir à l'instant et nous mettre à l'abri des persécutions: mais je vous ai privée de cette dernière ressource, il fallait que vous me dussiez tous vos malheurs.

## SCÈNE XV.

Les mêmes, THIMER.

THIMER, *accourant.*

Vite, vite, madame, il n'y a pas une minute à perdre, le danger presse, il faut fuir à l'instant.

AMELIE.

Fuir!

GUSTAVE.

Quel motif?

THIMER.

Plusieurs hommes rôdent autour de la maison, et c'est pour vous qu'ils sont là.

AMELIE.

Pour moi ! est-il possible !

GUSTAVE.

Mais qui peut vous faire croire ? . . .

THIMER.

Il est de ces figures qui ne trompent jamais, je les avais remarquées ; le numéro de l'hôtel, le nom de madame prononcés assez distinctement avaient éveillé mon attention. Justement, le hasard m'a fait reconnaître un de mes anciens amis ; il est bon d'en avoir partout. Comme il ne sait pas que je suis ici, je n'ai pas eu de peine à le faire jaser, et il m'a dit positivement qu'il n'attendait que de nouveaux ordres pour venir arrêter madame.

AMELIE.

M'arrêter ! ah ! c'en est fait ?... je suis perdue !...

GUSTAVE.

Non, non, rassurez-vous, Amélie, je ne vous quitte pas et quel que soit le nombre...

THIMER.

Toute résistance serait inutile, croyez-moi, en pareil cas, on ne lutte pas, on décampe, c'est un principe.

GUSTAVE.

Mais comment faire, maintenant, si la maison est cernée . . .

THIMER.

Rien de plus facile, j'ai tout prévu ; il y a un passage par la maison voisine, qui donne sur une petite rue ; les camarades sont malins, mais ils ne savent pas cela, car personne ne guette de ce côté ; vous sortirez par là, hâtez-vous, réunissez vos effets les plus précieux, de l'activité et en route.

AMELIE.

Mais dans la position où je suis, où pourrai-je trouver un refuge pour cette nuit ?

THIMER.

Soyez donc calme, je me charge encore de ça, j'ai en ville un petit appartement garni, je défie bien qu'on vienne vous y chercher . . . et puis d'ailleurs je suis connu... fiez-vous à moi et dépêchez-vous.

GUSTAVE.

Venez, venez, Amélie, ne perdons pas un instant ; (à Thimer) et vous, mon ami, croyez que ma reconnaissance...

THIMER.

J'y compte bien... mais allez, allez faire les paquets, moi je vais faire sentinelle, et en cas d'alerte, j'accours en deux temps.

(Amélie, Gustave et Justine entrent dans l'appartement à gauche)



## SCENE XV.

THIMER , *et ensuite* MELFORT.THIMER , *à lui-même.*

Il faut que je les dirige ; sans moi , ils se seraient laissé prendre comme des imbécilles.. c'est encore jeune , ça n'a pas l'habitude des affaires... allons nous mettre en observation. (*il va pour sortir*)

MELFORT , *entrant.*

Pourquoi cet empressement , Thimer , où cours-tu douc ?

THIMER.

C'est qu'il y a du nouveau ici ; on va venir arrêter ma sœur.

MELFORT.

Tasœur ! que veux-tu dire ?

THIMER.

Eh bin ! oui , ma sœur , la bourgeoise de la maison...

MELFORT.

Quoi ! madamede St. Ernest!...

THIMER.

Oh ! mon Dieu , oui , je suis son frère... légitime , et c'est bien heureux pour elle de m'avoir retrouvé , car sans moi... mais il faut veiller... sans doute les camarades ne s'endorment pas.

(*il regarde par la fenêtre*).MELFORT , *à lui même.*

Amélie est sa sœur ! ce hasard favorise mes projets , Thimer par intérêt pour lui-même fera maintenant tout ce que je voudrai.

THIMER , *s'éloignant de la fenêtre.*

Ils sont toujours là.. ils ne bougent pas , c'est bon , ça donne de la latitude au déménagement.

MELFORT.

Dis-moi , Thimer , la position de ta sœur est désespérée.

THIMER.

Oh ! oui , ça va mal.

MELFORT.

Voudrais-tu lui rendre le service le plus important...

THIMER.

Oh ! sans doute.

MELFORT.

Il y a pour toi une fortune à gagner.

THIMER.

Vraiment ! de quoi s'agit-il ?

MELFORT.

Je t'expliquerai cela , viens ce soir me trouver chez moi.

*Le Caissier.*

THIMER.

C'est dit, je n'y manquerai pas.

MELFORT.

Mais il ne faut pas qu'on puisse soupçonner ta présence dans l'hôtel de monsieur Bonneval... tiens, voici une clef dont je me sers pour rentrer la nuit... c'est celle de la porte du jardin dans la rue de Provence, n°. 11, tu viendras à dix heures et tu prendras bien garde d'être aperçu.

THIMER.

Sois tranquille, j'ai trop d'habitude... mais je crois entendre (*il court à la fenêtre et regarde*) Diable! ils ont été chercher la force armée;... ils entrent dans la maison. (*il court à la chambre*) venez, venez, ils montent, ils seront ici dans un instant.

Les mêmes, AMELIE, GUSTAVE, JUSTINE.

(*Amélie et Justine portent plusieurs paquets*)

GUSTAVE.

Vîte, vîte, Amélie... (*voyant Melfort*) ah! Melfort? dans quelle position affreuse!...

MELFORT, *lui serrant la main.*

Du courage, mon ami!... (*on frappe à la porte à coups redoublés*)

AMELIE.

Les voilà! grand Dieu!

GUSTAVE.

Comment leur échapper?

THIMER.

Par le petit escalier, dépêchons, pas d'accélééré, en avant, marche.

UNE VOIX, *au dehors et dans le fond.*

Ouvrez, ouvrez, au nom du Roi.

(*Tout le monde se dirige vers la porte de côté.*)

FIN DU SECOND ACTE.

---

## ACTE TROISIEME.

*Le Théâtre représente le vestibule de l'hôtel de monsieur Bonneval ; au fond les portes vitrées qui séparent le vestibule de la cour ; à droite un escalier élégant et praticable qui vient en tournant aboutir au vestibule , du même côté plus près du spectateur , la porte d'un petit appartement ; à gauche la porte des appartemens du banquier. Une statue au bas de l'escalier et au dessus un quinquet. A travers les vitraux du fond on aperçoit la cour éclairée par un réverbère ; au fond de la cour , d'un côté un pavillon et de l'autre la loge du concierge. Au milieu une fontaine.*

---

### SCENE PREMIERE.

MELFORT, GUSTAVE, FRANÇOIS.

*Au lever du rideau , Melfort ouvre la porte du petit appartement à droite , François sur le seuil de la porte de l'appartement de Bonneval , et sans être aperçu des interlocuteurs écoute avec attention.*

MELFORT, à Gustave.

Personne ne vous a aperçus dans l'hôtel ; entrez , mon cher Gustave , entrez dans votre chambre et laissez-nous le soin de préparer votre oncle à vous entendre.

FRANÇOIS, à part.

Ah ! c'est pour cela.

GUSTAVE.

J'ai suivi votre conseil , mon ami , mais je vous l'ai dit , en venant ici je suis certain de faire une démarche inutile , mon oncle est trop irrité , il refusera de me voir et s'il y consentait , ce serait pour m'accabler encore de ses reproches.

FRANÇOIS , à part.

C'est bien possible.

MELFORT.

Peut-être parviendrons-nous à le fléchir et il faut tenter sur lui un dernier effort ; fiez-vous à mon zèle , mais on peut venir , hâtez-vous de vous dérober à tous les regards. Pas d'imprudéce surtout , ne sortez pas que je ne vous prévienne.

GUSTAVE.

Soyez tranquille. . . (*lui serrant la main*). Mon ami, je n'espère qu'en vous.

MELFORT.

Mon cher Gustave!

FRANÇOIS, *à part*.

Il l'enferme dans sa chambre, bien.

(*Gustave entre dans sa chambre et François dans l'appartement de monsieur Bonneval*):

## SCÈNE II.

MELFORT et ensuite THIMER.

MELFORT, *à lui-même*.

Tout va bien, voilà Gustave ici, et sa perte est assurée. Personne ne peut soupçonner mes desseins et mes mesures sont si bien prises. . . pourvu que Thimer ne tarde pas. . .

THIMER, *qui a paru derrière les vitraux, entr'ouvre la porte doucement et appelle avec précaution*). Melfort!

MELFORT.

Ah! c'est toi!

THIMER.

Puis-je sans inconvénient me risquer dans l'intérieur?

MELFORT.

Oui, tu peux entrer.

THIMER, *approchant*.

Eh bien me voici, exact au rendez-vous, comme tu vois. . . l'exactitude! il n'y a que cela dans les affaires.

MELFORT.

Tu es bien sûr que personne n'a pu t'apercevoir.

THIMER.

Oh! personne, je t'en réponds, j'ai trop bien étudié le système des précautions. . . mais il paraît que tu tiens fort à ce que je sois ici incognito?

MELFORT.

Assurément, il le faut.

THIMER.

Va pour l'incognito, c'est assez mon genre. . . Ah! ça, tu as besoin de mes services, m'as-tu dit et il s'agit pour moi d'une fortune; une fortune! ça m'irait si bien. . . il me tarde de savoir. . . mets moi donc vite au courant.

MELFORT.

Jusqu'à présent, tu n'as encore retiré que de minces avantages de l'affaire qui nous occupe.

THIMER.

Oh ! très-minces en effet , un habit un peu propre , voilà tout ; on ne peut pas raisonnablement appeler cela une affaire.

MELFORT.

Tu dois naturellement compter sur le mariage d'Amélie avec Gustave pour t'assurer un avenir plus heureux.

THIMER.

Comme tu dis , naturellement ; mettre le beau-frère à contribution , c'est bien mon plan.

MELFORT.

Eh bien , il est probable que tu ne le pourras pas.

THIMER.

Il n'y aura rien de ma faute toujours , mais pourquoi donc ça ?

THIMER.

Gustave n'a d'autre fortune que celle qu'il attend de son oncle et ce diable d'homme doit , pour punir son neveu , vendre demain matin tout son bien en rente viagère.

THIMER.

Comment il nous jouerait un tour pareil ?

MELFORT.

Il est bien décidé , le rendez-vous est pris chez le notaire et par là , tu le vois , il ne laisse à l'époux d'Amélie que la pauvreté.

THIMER.

Et son amour , ce qui équivaut à une misère bien conditionnée.

MELFORT.

D'un autre côté , Pauline aime toujours Gustave et s'il ne possède plus rien , il est à craindre...

THIMER.

Qu'il ne se rejette sur la dot et ne plante là ma sœur , c'est probable.

MELFORT.

Tu conçois donc que si l'oncle exécute son projet , nous perdons tous les deux , moi l'espoir d'épouser mademoiselle Bonneval , toi celui d'avoir un beau-frère dont la fortune te tirerait d'une position désespérée.

THIMER.

Oh ! le raisonnement est clair , nous sommes ruinés du coup et c'est une horreur de le part de cet oncle ; il nous fait là un tort considérable.

MELFORT.

Sans doute , mais il y a un moyen de sortir d'embarras.

THIMER.

Ah ! il y a un moyen ! à la bonne heure , tu m'as fait une peur . . . allons , voyons , dis donc ce moyen .

MELFORT.

Ce n'est que demain que l'oncle doit signer l'acte qui dépouille Gustave ; ( *appuyant.* ) ce n'est que demain . . .

THIMER.

J'entends bien , mais demain il signera .

MELFORT.

Oui , mais si par hasard , il lui arrivait cette nuit un de ces accidens imprévus . . .

THIMER.

Oh ! il nous faudrait cela , pour bien faire , une légère attaque d'apoplexie , une petite mort subite . . . crois-tu qu'il ait des dispositions ?

MELFORT.

Il se porte à merveille .

THIMER.

Ça dérange tout . . . mais dis donc , dis donc , il me passe une idée .

MELFORT , à part.

Il y vient .

THIMER.

Puisque le particulier n'a pas de dispositions à s'en aller de bonne volonté , si l'on pouvait aider à la circonstance .

MELFORT.

Quoi ! tu voudrais ! . . .

THIMER.

Ce serait le meilleur moyen pour l'empêcher de signer demain matin .

MELFORT.

En effet , mais je ne te propose pas . . .

THIMER.

Pourquoi donc ça ? . . . si l'opération est facile , et ne présente pas trop de risques , je ne vois pas d'inconvéniens . . .

MELFORT.

Oh ! je répondrais du succès .

THIMER.

C'est me dire : va ton train .

MELFORT.

Non , je ne te donne pas un semblable conseil ; mais si je me décidais , moi , à prendre un parti aussi extrême , je sais bien ce que je ferais .

THIMER.

Je te vois venir. Voyons, que ferais-tu ?

MELFORT.

Songe bien que je ne te dis pas...

THIMER.

Non, non, c'est une supposition, continuation de la métaphore.

MELFORT.

Eh bien ! l'oncle Bernard loge dans ce pavillon que tu vois là dans la cour.

THIMER.

Bon, en cas d'événement, la retraite par le jardin. Dans ces campagnes, je songe toujours à la retraite : c'est un principe.

MELFORT.

Il est maintenant chez M. Bonneval, il en sortira vers les onze heures...

THIMER.

J'y serai... mais comment ferai-je ?

MELFORT.

Silence ! j'entends marcher.

THIMER.

Il faut filer ; par où ?

MELFORT.

Monte vite chez moi : je ne tarderai pas à te rejoindre.

THIMER.

C'est dit : je vais fumer une pipe en attendant. (*Il disparaît dans l'escalier*).

### SCÈNE III.

MELFORT, FRANÇOIS, PAULINE.

FRANÇOIS.

Ah ! vous êtes encore ici, M. Melfort.

MELFORT.

Que me voulez-vous, François ?

FRANÇOIS.

C'est mademoiselle qui désire vous parler.

MELFORT.

Pauline ! que me veut-elle ?... je vais...

FRANÇOIS, à la cantonnade.

Non, non, c'est ici... Venez, venez, Mademoiselle, M. Melfort est là.

MELFORT , à *Pauline qui entre.*

Mademoiselle , quel heureux hasard me procure la faveur d'un entretien ? . . .

PAULINE.

La démarche que je fais doit vous surprendre , mais il est des occasions . . . dites-moi , est-il bien vrai , Gustave serait ici ?

MELFORT.

Gustave ! comment ! mademoiselle , qui vous a dit ? . . .

FRANÇOIS.

C'est moi , Monsieur , je l'ai vu tout-à-l'heure avec vous , je sais l'intérêt que lui porte mademoiselle , et j'ai cru bien faire . . .

PAULINE.

Oui , malgré ses torts , je ne puis l'abandonner ; je veux l'aider à fléchir son oncle ; j'en conçois l'espérance ; mais pour bien venir de ce que l'on doit faire , il sera , je crois , nécessaire que nous nous concertions avec lui.

MELFORT.

Quoi ! Mademoiselle , vous voudriez le voir ?

PAULINE.

Oh ! n'ayez pas peur , l'amitié est indulgente ; avec moi il n'a pas de reproches à craindre . . . mais les momens sont précieux , Monsieur , veuillez le prévenir.

MELFORT.

Allons , Mademoiselle , puisque vous le désirez . . . (*A part , en se dirigeant vers la chambre de Gustave.*) Maudit contretemps ! mais je serai là , et j'empêcherai . . . (*Il frappe à la porte.*)

PAULINE , à *François.*

Eloignez-vous , François , peut-être votre présence en ce moment . . .

FRANÇOIS.

Oui , mademoiselle , je comprends. Ce pauvre jeune homme ! je suis sûr qu'il se repent déjà de ce qu'il a fait . . . (*Il s'éloigne.*)

MELFORT.

Gustave , Gustave ! ouvrez ! c'est moi , c'est Melfort.

## SCÈNE IV.

PAULINE , GUSTAVE , MELFORT.

GUSTAVE.

Eh bien ! mon ami , quelle nouvelle venez-vous m'apporter ? . . . (*Apercevant Pauline.*) Que vois-je ! Pauline !



PAULINE.

Oui, M. Gustave, c'est moi qui viens pour compâtrer à vos peines et chercher à les adoucir.

GUSTAVE.

Vous, Mademoiselle, après ma coupable conduite envers vous...

PAULINE.

Ne parlons pas de moi, M. Gustave, c'est de vous qu'il s'agit, votre oncle a juré de ne point pardonner; il faut tâcher de le fléchir, et voici le moyen que j'imagine. M. Bernard ne tardera pas à rentrer dans son appartement; quand il sera seul, Gustave, vous vous présenterez devant lui...

MELFORT, *à part.*

Elle sert mes projets.

PAULINE.

Il ne pourra résister à vos larmes, à vos prières, et vous obtiendrez votre pardon; mais auparavant je le verrai, je lui parlerai de votre repentir, et vous triompherez moins difficilement de son courroux.

GUSTAVE.

Ah! Mademoiselle, comment pourrai-je reconnaître un zèle aussi généreux?

PAULINE.

Soyez heureux, M. Gustave, et pensez quelquefois à Pauline. Un souvenir, voilà la récompense qu'elle espère.

GUSTAVE.

Tant de générosité, et j'en suis si peu digne! tant de vertus, et j'ai pu dédaigner le bonheur qui m'était offert!

PAULINE, *avec émotion.*

Ne parlons pas du passé;... et puisque je n'ai pu obtenir votre amour, donnez-moi du moins votre amitié, vous ne me la refuserez pas.

GUSTAVE.

Vous la refuser! oh! non, non, la reconnaissance a laissé dans mon cœur des traces trop profondes pour qu'elles puissent s'effacer; toute ma vie je vous chérirai, je vous le jure, Pauline; en amitié, du moins, je ne serai point ingrat.

MELFORT.

Prenez garde, je crois entendre quelqu'un, et si l'on apercevait Gustave, songez qu'une imprudence pourrait détruire notre espoir.

PAULINE.

Oui, M. Melfort a raison, il faut nous séparer; rentrez, rentrez, M. Gustave.

*Le Caissier.*

8

GUSTAVE.

J'obéis, Mademoiselle; mais quel que soit l'effet de vos démarches, je n'oublierai jamais...

MELFORT, conduisant Gustave jusqu'à la porte.

Allons, mon ami, du courage, de l'espoir, nous voilà deux maintenant, pour vous servir. (*Gustave rentre*).

PAULINE.

Monsieur Melfort, entrez-vous? venez-vous me seconder?

MELFORT.

Tout à l'heure, mademoiselle, j'irai joindre mes instances aux vôtres, mais il faut que je monte un moment chez moi.

*Il s'éloigne par l'escalier. Pauline va rentrer dans les appartemens, François arrive par le fond.*

## SCÈNE V.

PAULINE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Mademoiselle, c'est ce billet, qu'une dame vient de me prier de vous remettre en secret.

PAULINE.

En secret! je ne sais si je dois...

FRANÇOIS.

Moi-même, je ne voulais pas m'en charger, mais il paraît que c'est un service qu'elle réclame de vous.

PAULINE.

Un service! ah! donnez. (*Elle prend le billet des mains de François, et le lit*).

« Mademoiselle, une infortunée vous prie de lui accorder un instant d'entretien, il s'agit du bonheur de M. Gustave. »

Du bonheur de Gustave!... Comment se fait-il?... François, où est cette dame?

FRANÇOIS.

Là, mademoiselle, elle attend...

PAULINE.

Faites-la venir, mon ami, faites-la venir sur le champ.

FRANÇOIS.

J'y cours, mademoiselle. (*il sort*).

PAULINE, à elle-même.

Quelle est cette dame, et qu'a-t-elle à me dire?... si c'était celle que Gustave... mais non, que me voudrait-elle? Ce n'est pas à moi qu'elle s'adresserait.

## SCÈNE VI.

PAULINE, FRANÇOIS, AMÉLIE.

FRANÇOIS.

Entrez, entrez, madame, voici M<sup>lle</sup> Bonneval.

PAULINE.

Vous avez désiré me parler, madame, si vous voulez entrer...

*En indiquant la porte de l'appartement.*

AMÉLIE?

Non, si vous voulez bien m'entendre ici, je préfère...

## SCÈNE VII.

PAULINE, AMÉLIE.

PAULINE.

Eh bien, madame, qu'avez-vous à me dire?... Vous vous intéressez beaucoup à Gustave...

AMÉLIE.

Oui, beaucoup... autant que vous, peut-être.

PAULINE, *dont la surprise augmente.*Autant que moi! (*regardant Amélie*). Quel langage! quoi! seriez-vous?... 

AMÉLIE.

Celle qui a porté le trouble dans deux familles, le désespoir dans votre cœur; oui, madame, je suis cette Amélie, pour laquelle Gustave a tout sacrifié.

PAULINE, *s'éloignant.*

Grand Dieu! c'est vous; mais enfin que voulez-vous? quel est le motif de cette étrange visite?

AMÉLIE.

Je viens, mademoiselle, pour vous prier de parler, en mon nom, à monsieur Bernard; si je me présentais devant lui, il ne voudrait pas m'entendre, mais vous, il vous écouterait. Dites-lui que celle qui, sans le savoir, a causé le malheur de Gustave, se sacrifie aujourd'hui pour le réparer, qu'elle va fuir celui qu'elle aime plus que la vie, qu'elle ne le reverra jamais; si, à cette condition, il peut rendre à son neveu, ses bienfaits et son amitié.

PAULINE.

Quoi! madame, vous renoncerez?...

AMÉLIE.

Le sacrifice est affreux, mais j'y suis résignée: si je fus coupable en l'aimant, j'expierai ma faute, en me séparant de lui... mon parti est pris sans retour; que monsieur Bernard parle, qu'il

dispose de moi , qu'il désigne la terre d'exil où je cacherai mes larmes , et j'en fais le serment , l'asile qu'il m'aura choisi , sera celui où je terminerai mes jours.

PAULINE.

Ah ! madame , combien cette conduite vous justifie à mes yeux ! mais , puis-je en instruire l'oncle de Gustave ? avez-vous assez réfléchi ? Votre résolution . . .

AMÉLIE.

Elle est irrévocable , je ne vois qu'avec horreur l'abîme où la conduite de Gustave allait l'entraîner ; il en est tems encore , je puis le sauver , et je n'hésiterai pas. Profitant de son absence , j'ai fui de la maison où nous nous étions réfugiés , et je n'y retournerai pas. Je vais partir cette nuit , à l'instant même , il ne connaîtra jamais le lieu de ma retraite , et nous serons séparés pour toujours . . . pour toujours ! . . . oui ; je lui ai fait tout à l'heure un dernier , un éternel adieu . . . Pauvre Gustave ! tu ne te doutais pas . . . mais , pardon , pardon , mademoiselle , j'oubliais . . .

PAULINE.

Votre douleur n'est-elle donc pas naturelle ? moi-même croyez-le bien , je n'y suis pas insensible.

## SCENE VIII

Les mêmes, THIMER.

THIMER , *il paraît sur l'escalier et s'arrête*

Oh ! il y a quelqu'un là , attention.

AMÉLIE.

Ah ! mademoiselle . . . cette douce assurance , l'idée de sauver Gustave . . . je le sens , maintenant je serai moins malheureuse . . .

THIMER.

Comment ! . . . ma sœur !

AMÉLIE

Mais , je ne veux pas abuser plus long-tems . . . adieu , mademoiselle , bientôt , je l'espère , vous n'aurez plus de larmes à répandre.

THIMER.

Qu'est-ce que cela lui fait ? je vous le demande.

AMÉLIE.

Bientôt vous porterez un nom bien cher à mon cœur.

THIMER.

Quoi ! elle renoncerait ? . . .

AMÉLIE.

Chargez-vous du bonheur de celui que vous aimez aussi , et si vous êtes heureuse , rappelez-vous quelquefois que vous le devez à a pauvre Amélie.

PAULINE, *se jetant dans ses bras.*  
Oh ! jamais , jamais , je ne vous oublierai . . .

AMELIE.

Généreuse Pauline ! . . .

PAULINE.

Adieu , adieu , madame , je cours prévenir M. Bernard et mon père . . . Vous apprendrez bientôt que j'étais digne de la confiance que vous m'avez montrée (*elle rentre précipitamment*).

AMELIE.

Oui , qu'elle soit heureuse , et que toutes les douleurs soient pour moi seul.

*Elle va pour s'éloigner , Thimer qui a descendu l'escalier au départ de Pauline , se place sur son passage.*

## SCENE IX.

THIMER et AMELIE.

THIMER.

Un instant , n'allons pas si vite.

AMELIE.

Mon frère ! vous , ici ?

THIMER.

Eh bien , oui , c'est moi . . . mais dis donc , qu'est-ce que je viens d'entendre ? comment ! tu veux renoncer à Gustave.

AMELIE.

Puisque vous le savez , je ne saurais le nier ; oui , une séparation est devenue indispensable ; le repos de Gustave , mon devoir et l'honneur m'en imposent la loi.

THIMER.

Le devoir ! l'honneur ! qu'est-ce que ça veut dire ? allons , tu es folle , parole d'honneur , et je t'en fais mon compliment , tu es oliment inspirée , tu choisis bien ton tems.

AMELIE.

Jamais circonstance plus désespérée , plus impérieuse , ne saurait me commander le sacrifice que je suis prête à accomplir.

THIMER.

Eh bien ! justement , voilà l'erreur , ça va mal , c'est vrai , mais demain Gustave sera riche , très-riche , et il t'épousera , je te le promets , je m'en charge , j'arrangerai l'affaire.

AMELIE.

Vous ! comment se peut-il ? . . .

THIMER.

Ah ! voilà . . .

AMELIE.

Mais... quel motif vous amène dans cette maison ? à cette heure.

THIMER.

Comment ! tu ne vois pas !

AMELIE.

Que voulez-vous dire ?

THIMER.

C'est l'oncle qui est l'obstacle , n'est-ce pas ?

AMELIE.

Eh bien ?

THIMER.

Eh bien ! lorsqu'il se retirera dans son appartement...

AMELIE.

N'achevez pas , malheureux ! vous me faites horreur !

THIMER.

Qu'est-ce qui te prend donc ?

AMELIE.

Quoi ! c'est vous , mon frère... Qui a pu vous inspirer cet horrible dessein ?

THIMER.

Ah ! si c'est comme ça que tu reconnais les services qu'on veut te rendre.

AMELIE.

Avez-vous pu penser que je consentirais à un crime , que j'achèterais mon bonheur au prix du sang que je ferais répandre.

THIMER.

Plus bas , plus bas , malheureuse , veux-tu me perdre ?

AMELIE.

Eh bien , il faut renoncer à cet odieux projet , il faut me suivre hors de cette maison , ou je cours à l'instant prévenir par mes aveux ce crime épouvantable.

THIMER.

Laisse donc tranquille , je ne me laisse pas épouvanter comme ça , par intérêt pour toi-même , tu ne dénonceras pas ton frère , et je te servirai malgré toi .. au reste , s'il te prenait la fantaisie de jaser , songes-y bien , tu perds Gustave en m'accusant , il est plus intéressé que moi à se débarrasser de l'oncle , et vu la parenté , je n'aurai pas de peine à faire croire que j'étais là pour son compte. C'est juste , au fait.

AMELIE.

Affreuse alternative !... mon frère , au nom du ciel..

THIÈRE.

Tu vois la position, parle, ou tais-toi, comme tu voudras.  
( *Il se sauve par la cour.* )

AMELIE.

Mon frère!

## SCENE X.

GUSTAVE, AMELIE.

GUSTAVE, *sortant de la chambre.*

Quelle voix ai-je entendu? je ne me trompe pas, c'est celle d'Amélie.

AMELIE, *l'apercevant.*

Gustave!

GUSTAVE.

Vous ici, Amélie, qu'y venez vous faire, et comment osez vous vous présenter dans cette maison? ne savez-vous pas quel danger vous y menace?

AMELIE.

J'ai dû les braver, et c'est maintenant surtout que je m'applaudis de la démarche que j'ai faite... Gustave, combien vous bénirez le ciel qui m'a inspiré une telle résolution.

GUSTAVE.

Pourquoi donc, Amélie? expliquez-vous, le trouble où je vous vois...

AMELIE.

Tous mes sens sont saisis d'épouvante et d'horreur!... je frémis de vous apprendre... mais je ne saurais me taire... mon silence me rendrait la complice du crime.

GUSTAVE.

Du crime!... que signifie?...

AMELIE.

Il faut que vous sachiez tout; quelque horrible que soit la vérité, il faut qu'elle vous soit connue; Gustave... les jours de votre oncle sont menacés!

GUSTAVE.

Grand Dieu! comment savez-vous?

AMELIE.

Tout à l'heure, quand il se retirera dans son appartement, le meurtrier l'attend, il tombera sous ses coups...

GUSTAVE.

Serait-il possible! hé! je cours le prévenir...

AMELIE, *le retenant.*

Arrêtez, vous ne le pouvez pas.. contentez-vous de lui sauver la vie , mais gardez-vous de lui dire que vous êtes instruit de ce funeste complot, vous conduiriez à l'échafaud, un malheureux...

GUSTAVE.

Qu'entends-je! quoi! c'est vous, Amélie, qui défendez un assassin?...

AMELIE.

Hélas ! j'y suis forcée... la nature m'en fait une loi...

GUSTAVE.

La nature !

AMELIE.

Oui, plaignez-moi, Gustave, l'assassin est mon frère.

GUSTAVE.

Votre frère!

AMELIE.

Ce Thimer que j'ai admis chez moi... je voulais vous le cacher, mais il faut vous l'avouer, j'ai le malheur d'être sa sœur ; maintenant, prononcez, voudrez-vous dénoncer le frère d'Amélie, faire rejallir sur elle l'opprobre éternel qui souillerait sa mémoire ?

GUSTAVE.

Avez-vous pu le craindre ? moi vous exposer à l'infamie, moi qui donnerais ma vie pour vous épargner une larme ! Est-ce à vous de douter ainsi de mon amour ?

AMELIE.

Votre amour, Gustave, vous est-il donc permis maintenant de me le conserver ? (*mouvement de Gustave*) écoutez, votre oncle ne court encore aucun danger, et vous pouvez m'entendre. Gustave, cet instant est le dernier que nous passerons ensemble.

GUSTAVE.

Que dites-vous, pouvez-vous bien...

AMELIE.

Mon parti est pris sans retour, et ma tendresse pour vous me donnera le courage de vous fuir. Je voulais cette nuit même vous forcer par mon départ à une séparation devenue indispensable ; je puis, je dois maintenant obtenir de votre raison un sacrifice que l'honneur vous commande.

GUSTAVE.

Quel langage ! Amélie, est-ce bien vous que j'entends !

AMELIE.

Oui, Gustave, c'est à votre honneur que j'en appelle. Appre-



nez à rougir de votre amour ; mon frère, puisqu'il faut lui donner ce titre, mon frère est prêt à se souiller d'un crime épouvantable ; osez-vous, Gustave, vous dont la famille est pure, prendre pour compagne et nommer votre épouse, la sœur d'un homme dont la honte deviendrait aussi votre partage.

GUSTAVE.

O ciel ! que m'apprenez vous ? mais, cruelle, quel moment attendiez-vous pour faire luire à mes yeux cette affreuse lumière !

AMELIE.

J'ai dû m'y résoudre, c'était la triste et dernière preuve d'attachement que je pouvais vous donner ; mais je le vois, votre embarras m'annonce le trouble de votre âme, la raison reprend sur vous son empire, vous connaissez toute l'étendue de vos devoirs, moi j'ai rempli les miens, adieu, adieu, Gustave, soyez heureux, ce sera ma récompense... (*elle veut s'éloigner*)

GUSTAVE, *la retenant.*

Que faites-vous, vous partez, vous voulez me fuir ! quoi ! je ne vous reverrais plus ?

AMELIE.

Jamais, je l'ai juré, je tiendrai mon serment.

GUSTAVE.

Je ne te quitte plus, je m'attache à tes pas.

AMELIE.

Vous me suivre ! malheureux ! oubliez-vous que votre oncle ?...

GUSTAVE.

Mon oncle !

AMELIE.

Il n'y a que vous qui puissiez le défendre, songez-y bien, si vous partez, il meurt !...

GUSTAVE.

Amélie, mais mon oncle... le voici ! oh ! ne songeons qu'à lui.

(*il se tient à l'écart et Amélie sort par le fond*).

## SCENE XI.

MELFORT, GUSTAVE, PAULINE, BONNEVAL,  
et BERNARD.

BERNARD, *sortant de l'appartement avec Pauline et Bonneval.*

Bonsoir, bonsoir, mes amis ; je vous en prie, n'allez pas plus loin... ah ! vous voilà, monsieur Melfort, nous vous attendions ce soir, nous avons du nouveau à vous apprendre.

*Le Caissier.*

9

MELFORT.

Qu'est-ce donc, monsieur ?

BERNARD.

Une visite extraordinaire que Pauline a reçue, celle de cette madame St. Ernest.

MELFORT.

Quoi ! vraiment.

BERNARD.

Oui, elle promet de renoncer à Gustave, elle part, à ce qu'elle dit, et se met à ma discrétion, à condition que je pardonnerai à mon neveu.

MELFORT.

Eh bien, monsieur, cette démarche doit vous disposer à la clémence.

PAULINE, *qui a déjà aperçu Gustave et qui lui a fait des signes d'intelligence.*

Vous l'entendez, monsieur, il faudra vous laisser fléchir, tout le monde pense de même, et vous ne pouvez pas, en conscience, rester seul de votre avis.

BONNEVAL.

Sans doute, mon ami, cette extrême sévérité...

BERNARD.

Eh bien, nous verrons, nous verrons... le dévouement de cette belle dame est superbe, mais est-il sincère, c'est ce qu'il faut savoir... et puis, qui me répondra que monsieur mon neveu...

PAULINE.

Moi, monsieur, je suis sa caution...

BERNARD.

Eh bien, moi, mademoiselle, je ne donnerais pas la mienne... d'ailleurs, quand il se repentirait, pourrais-je oublier les injures qu'il m'a dites... le malheureux ! oser menacer son oncle ? je ne sais qui m'a retenu ?...

PAULINE.

Monsieur, il ne s'agit plus du passé.

BERNARD.

Eh bien ! oui, tenez, laissons cela ; quand j'y songe, je sens que la colère... allons, à demain, mes amis, (*à Melfort*). Monsieur, je vous salue.

GUSTAVE, *à part.*

Grand dieu ! il s'éloigne ! (*il s'élance et court après Bernard*). Arrêtez, mon oncle, arrêtez...

BERNARD.

Gustave ! vous ici , monsieur ! . . .

GUSTAVE , *se jettant aux genoux de son oncle.*

Veuillez m'entendre.

MELFORT , *à part.*

Que va-t-il faire ? osera-t-il lui dire ? . . .

BERNARD.

Levez-vous , monsieur , levez-vous ; je le vois , tout cela était préparé , mais on s'est trompé si l'on a cru que je céderais aussi facilement.

GUSTAVE.

Au nom du ciel , ne repoussez pas mes prières , voyez mes larmes , mon repentir ; dites-moi que vous me pardonnez.

BERNARD.

Après toutes vos fautes , avez-vous pu l'espérer ? . . . mais ne croyez pas me tromper par de fausses protestations. Vous n'avez plus rien à me dire et moi rien à entendre . . . laissez-moi.

GUSTAVE.

Non , dussiez-vous m'accabler de votre colère.

MELFORT , *retenant Gustave qui va suivre son oncle et a aperçu à travers les vitraux Thimer qui se retire quand Bernard se retourne pour quitter la scène.*

Que faites-vous , mon ami ? vous pouvez tout espérer maintenant ; ne vous exposez pas.

GUSTAVE , *voyant Bernard s'éloigner.*

Il s'éloigne ! mon oncle ! mon oncle . . . au nom du ciel , mes amis , ne me retenez pas ; si je ne suis pas là . . . il le faut , laissez-moi , laissez-moi . . . ( *Il se dégage des mains de ceux qui le retiennent et se précipite dans la cour.* )

PAULINE.

Gustave ! Gustave ! . . . il ne m'écoute pas.

MELFORT , *à part.*

Il arrivera trop tard et il se perd lui-même. ( *On entend le bruit de plusieurs voix et François qui crie : au secours , au secours , à l'assassin.* )

PAULINE.

A l'assassin !

BONNEVAL.

Grand Dieu ! quel affreux soupçon ! Gustave . . .

PAULINE.

Quoi ! mon père vous supposeriez . . .

MELFORT.

Ah! monsieur!...

BONNEVAL.

Son trouble... son empressement à nous quitter....

PAULINE.

Non... non... Gustave... c'est impossible.

MELFORT, à part.

Voilà ce que j'espérais; et si Thimer a pu s'échapper... (*Les cris et le bruit continuent; Bonneval et Pauline se sont précipités dans la cour*).

BERNARD, dans la cour.

Courez, courez, dans le jardin, c'est par là qu'il s'enfuit.

MELFORT, consterné.

La voix de Bernard! il est sauvé! (*On voit plusieurs domestiques; François à leur tête traverse en courant le fond du théâtre et Bernard revient avec Gustave, Bonneval et Pauline*).

BERNARD, rentrant.

Oui, oui, mes amis, rassurez-vous, le danger est passé; on a voulu m'assassiner et... (*montrant Gustave*) voici mon libérateur.

BONNEVAL.

Gustave!

PAULINE.

Quel bonheur!

GUSTAVE.

Mon oncle, je suis trop heureux...

BERNARD.

Mon ami, nous ne nous sommes pas encore embrassés... (*Gustave se jette dans ses bras*).

MELFORT, à part.

Pourvu que Thimer ait eu le tems...

(*On entend un grand bruit*).

## SCENE XII.

Les mêmes, FRANÇOIS, *accourant*.

FRANÇOIS.

Monsieur, monsieur, nous venons d'arrêter l'assassin.

MELFORT, à part.

Tout conspire contre moi.

FRANÇOIS.

On l'amène, tenez, tenez, le voici.

GUSTAVE.

Amélie, quelle sera ta douleur ! je n'ai pas pu empêcher...  
(*Thimer parait dans la cour conduit par plusieurs domestiques*).

MELFORT, à Bernard.

La vue d'un pareil misérable vous serait trop pénible, monsieur, croyez-moi, il vaut mieux s'en débarrasser sur le champ, et le faire conduire en prison.

BERNARD.

Non, non, je veux savoir ce qui a pu l'exciter à ce crime.

MELFORT, à part

Je tremble qu'une indiscretion...

## SCENE XIII.

Les précédents, THIMER, domestiques.

BERNARD, à Thimer.

Approche, approche, misérable...

THIMER, avançant.

Me voilà... eh bien qu'est-ce qu'il y a... je me suis laissé prendre, c'est moi qui ai tort. Que me voulez-vous ?

BERNARD.

Quelle audace ! malheureux ! réponds : quel motif a pu te porter à vouloir m'arracher la vie ? je ne te connais pas.

THIMER.

Ni moi non plus.

BERNARD.

Tant de scélératesse et d'effronterie !...

THIMER.

Ah ! si les complimens s'en mêlent, je n'en suis plus : pas de mauvaises raisons, c'est inutile, on n'insulte pas au malheur ; vous me questionnez, je vous réponds ; si ça vous ennuie, je m'en vas, j'aime autant ça. Au fait, qu'est-ce que vous voulez savoir ; si j'opérais pour mon compte, n'est-ce pas ? . Eh bien e vais vous satisfaire... oui, j'ai un associé pour le conseil.

MELFORT, à part.

Grand Dieu ! voudrait-il ?...

BERNARD.

Eh bien ! parle, nomme-moi ton complice et je te promets ..

THIMER.

Ma grâce, n'est-ce pas ? ça ne coûte rien de promettre, mais

je ne donne pas là-dedans.., non, non, je ne nommerai pas l'associé. D'abord parce que c'est un bon enfant; ensuite parce qu'il peut empêcher la justice d'en agir trop cavalièrement avec moi... (*jetant un coup d'œil sur Melfort*). Je suis sûr qu'il y pense déjà.

BERNARD.

Quoi! malheureux! tu persistes?...

THIMER.

Dans mes conclusions, oui, vous aurez beau faire, vous ne me ferez pas jaser; je ne dis que ce que je veux.

BONNEVAL, à Bernard.

Eh bien, mon ami, il faut suivre le conseil de monsieur Melfort, et envoyer ce misérable en prison.

THIMER, s'arrêtant.

Comment! c'est monsieur, qui donne le conseil... Ah! ah!

MELFORT, à part.

Fatale imprudence!

FRANÇOIS, qui vient d'entrer.

Justement j'ai été chercher la force armée (*Plusieurs soldats arrivent dans la cour et quelques instants après un sergent s'approche et reste sur le seuil de la porte.*)

BERNARD.

Allons, allons, en prison.

THIMER.

Pardon, un instant, je crois maintenant que je n'irai pas tout seul.

MELFORT, à part.

Je tremble.

THIMER, s'approchant de Melfort et lui frappant sur l'épaule.

Dis donc, Melfort... c'est comme ça que tu sers les amis, toi.

MELFORT.

Quoi! misérable, vous osez...

BERNARD, à Melfort.

Quel langage!.. monsieur, connaissiez-vous cet homme?

FRANÇOIS, qui, depuis son retour, a regardé Thimer avec attention.

Oui, oui, monsieur le connaît, je me rappelle à présent... (*à Melfort.*) N'est-ce pas monsieur? C'est lui qui est venu vous demander ce matin.

MELFORT.

Il est vrai... il était malheureux, mais j'étais bien loin de croire...

THIMER.

Comment, tu renies ton ami, ton ancien ami... attends, attends,

j'ai là mon brevet en bonne forme... (*il fouille dans sa poche*)  
Tiens, cette lettre que tu m'as écrite... mon cher ami... Voilà le  
début... (*à Bernard.*) Voyez plutôt.

MELFORT.

Eh bien, que pourrait-on en conclure ?

THIMER.

Ah ! tu veux m'envoyer en prison ! quelle horreur ! quelle ingratitude ! moi qui avais la discrétion de ne pas te compromettre.

GUSTAVE.

Qu'entends-je !

BERNARD.

Quoi, monsieur, vous seriez?...

THIMER.

Oui, l'associé anonyme.

GUSTAVE.

Melfort, est-il possible !

MELFORT.

Quelle audace !... j'espère, monsieur, que vous ne pensez pas....

THIMER.

Attends, attends... j'ai encore la une preuve... tiens, cette clef du jardin, que tu m'as remise pour pénétrer ici.

BONNEVAL, à Melfort.

En effet ! cette clef est la vôtre, et je ne vois que trop....

MELFORT.

Quoi ! sur l'accusation d'un pareil misérable, vous pourriez croire....

BERNARD.

Corbleu ! monsieur, on serait convaincu à moins, quand ces preuves ne suffiraient pas, votre trouble nous en dirait assez.... et en attendant votre justification, vous nous permettrez de nous assurer de votre personne... Monsieur le sergent, faites votre devoir.

MELFORT.

Vous ne répondez, monsieur, de cette violence ; je saurai me défendre quand il en sera tems.

THIMER.

Ah bien, je disais bien que je ne m'en irais pas seul, (*à Gustave.*) Quant à vous, monsieur, une autre fois, choisissez mieux vos amis.... je vous salue.

GUSTAVE.

Quel jour affreux m'éclaire ! oh ! mon Dieu, je te rends grâce de m'avoir arrêté sur le bord de l'abîme.

*Les soldats s'éloignent en emmenant Melfort et Thimer. Gustave se précipite dans les bras de son oncle. Bonneval lui prend la main, et lui montre sa fille.*

BERNARD.

Gustave, après la faute que tu as commise, mon indulgence ne pourrait te soustraire à la juste sévérité des lois ; il faut fuir, il faut pour toujours quitter la France ; ce sera ta punition. Puissent tes remords et une conduite à l'avenir sans reproches effacer la tache imprimée à ton nom !

FIN DU TROISIÈME ACTE.